

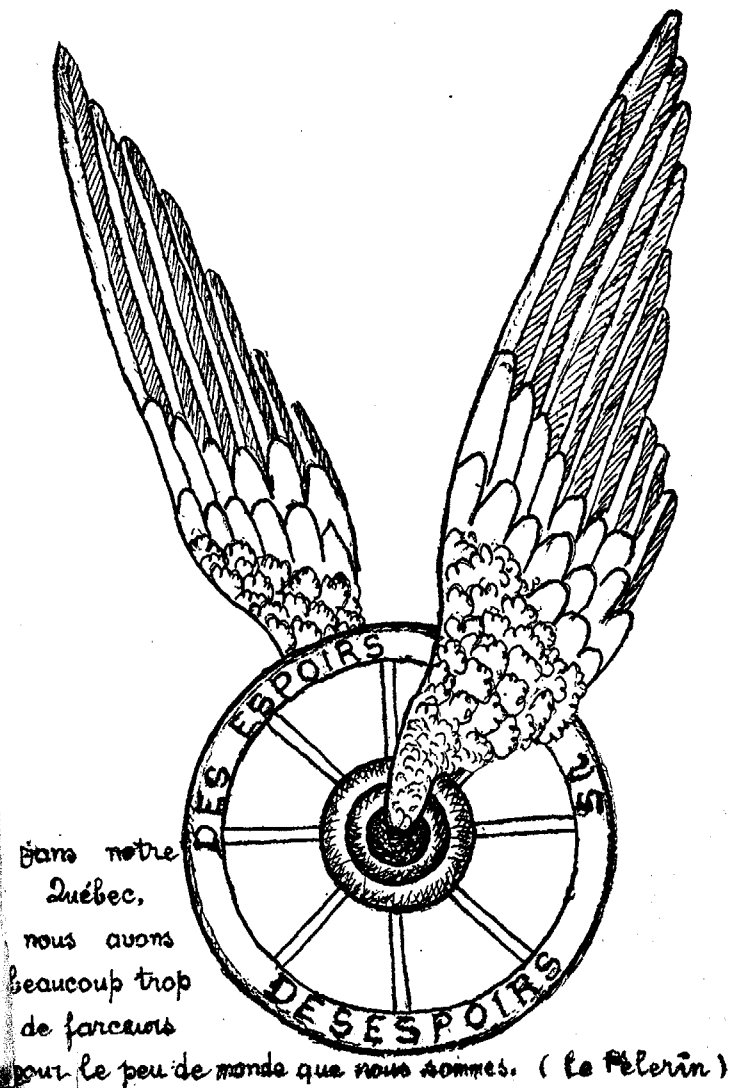
[REDACTED]



**pere
joseph
latour** C.S.

LETTRE OUVERTE
AU
Père JOSEPH LATOUR, c.s.v.

de ne redoute pas, outre mesure,
le scandale de la vérité
(Cardinal Villeneuve)



Dans notre
Québec,
nous avons
beaucoup trop
de farceurs
pour le peu de monde que nous sommes. (Le Pèlerin)

Il a été tiré de cet ouvrage :
quelques exemplaires sur
papier coquille blanc,
tous hors commerce;
25 exemplaires sur papier
coquille teinté, numé-
rés de 1 à 25, réservés
à l'auteur.

lettre ouverte

DU
pèlerin,

à



père
Joseph
Latour C.S.V.

BELONNE
SABOTAGE

J.M.B. 1911

ENVOI
AU RÉVÉREND PÈRE
JOSEPH LATOUR
SUPÉRIEUR PROVINCIAL
DES CLERCS DE SAINT-VIATEUR

Mon révérend Père,

Les amples informations que vous avez eu la condescendance de m'adresser et l'élégante sanction dont vous les avez soulignées m'imposent le devoir de vous répondre et me donnent le droit de vous marquer au front du signe qui vous caractérise.

Le Pèlerin.

Montréal, le 1er juin, 1936.

P R É L U D E

HUMANISME

La lettre et l'esprit

(La scène se passe à l'Hôtel Windsor, le cinq février au soir, 1936, immédiatement "avant" le banquet annuel de l'Amicale des Anciens du Collège Bourget.)

Le Pèlerin. — Enchanté de vous revoir, mon cher Père. Alors, il est toujours entendu que, au banquet de tout à l'heure, je porte le toste des Anciens, selon l'invitation qui m'en a été faite.

Le Père Wilfrid Sénécal (Supérieur du collège Bourget). — Mais... mais... je ne sais pas !... Voyez donc M. le Président...

Le Pèlerin (au président de l'Amicale, le Dr Elzéar Deguire). — Bonsoir, Elzéar, ça va ? Dis donc, mon cher Président, de noirs pressentiments me poussent à te demander si tu te souviens encore que j'ai été invité à parler ce soir au toste des Anciens ? Ça tient toujours ?

Le docteur Elzéar Deguire (hésitant, diplomatique). — Bonsoir, mon cher Pèlerin. Bien... je vas te dire... tu sais... j'ai écrit au Père Sénécals pour lui demander la liste des orateurs de ce soir... ton nom n'y était pas... !

Le Pèlerin. — C'est fort, ça ! Allons, tu te rappelles, mon Cher, qu'à la réunion du comité d'organisation, dont nous étions tous les deux, l'ami Beaudet m'a demandé au toste des Anciens de Bourget de parler en leur nom et que tous, toi compris et le Père Sénécals aussi, vous avez, très obligeamment pour moi, appuyé cette invitation ? Et vous me feriez, ce soir, l'injure de me refuser la parole !!!

Au moins puis-je savoir les raisons de cette exclusive si inattendue ?

Le Président de l'Amicale (réticent, embarrassé, monosyllabique). — Moi, je ne sais pas... Il ne faut pas t'en faire !... Ce n'est pas de ma faute... J'ai demandé la liste des orateurs au Père Sénécals, ton nom n'y étant pas...

Le Pèlerin. — Mon Cher, tu voudras bien croire que je ne tiens en aucune façon à "prendre" la parole. Mais, ayant été formellement invité à l'unanimité du comité d'organisation à parler ce soir au nom des plus anciens, tu es un trop parfait gentilhomme pour ne pouvoir pas mesurer la sorte d'injure que tu me ferais

en me la refusant. Le moins que je puisse exiger de ta camaraderie, c'est de me dire avec franchise de qui me vient ce soufflet et pour quelles raisons ?

Le Président (visiblement ennuyé). — Mon Cher, je t'assure qu'il ne faut pas prendre cela au tragique, et le Père Sénécal seul pourrait te répondre plus clairement...

Le Pèlerin. — J'en veux avoir le cœur net, et je retourne de ce pas au Père Supérieur.

Le même (au Père Wilfrid Sénécal). — Je viens de causer avec le Président à qui vous m'avez envoyé tout à l'heure. Il n'a rien de précis à me dire. Il me renvoie à vous. Suis-je entre Caïphe et Pilate ? Mon âge, ma qualité de vice-président de l'Amicale, l'authenticité de l'invitation qui m'a été faite en votre présence, tout cela m'empêche d'accepter de sang-froid la façon dont vous me traitez ! S'il n'y a qu'un oubli, il est temps d'y pourvoir. S'il y a autre chose, faites-moi l'honneur de m'en informer ?

Le Père Sénécal. — Je ne connais rien de cette histoire. M. le Président a dû s'enfermer (sic.).

Le Pèlerin (à quelques confrères qui l'entourent). — Oyez l'aventure qui m'arrive. Invité à l'unanimité du comité d'or-

ganisation à parler au nom des anciens de Bourget, M. le Supérieur et M. le Président me refusent ce soir la parole !

Plusieurs confrères. — C'est inouï ! Nous avons peine à le croire.

Le Pèlerin. — Mes chers Confrères, du moins veux-je me disculper de tout vilain soupçon en vous communiquant le texte de la courte allocution que j'avais préparée.

Monsieur le Président,
Révérend Père Supérieur,
Messieurs et chers Confrères,
anciens et cadets,

La tâche d'interpréter les anciens, dont je suis, auprès de nos jeunes confrères, me paraît tellement délicate, et j'ai si grand'peur de la mal remplir que j'y renonce. Je parlerai, et je parlerai comme un ancien. On m'y a invité avec tant de courtoise amabilité (?) que je n'ai pas cru devoir me dérober (! !). Et tout en m'excusant de mon audace, je vous avoue que je ne suis pas entièrement fâché de causer cœur à cœur avec une jeunesse que j'aime d'autant plus que ma vieillesse place en elle l'espoir de toutes les reprises des belles choses que j'ai désirées et que je n'ai pas su réaliser. Mais, j'y reviens, semblable causerie ne voudrait pour rien

au monde engager la pensée de mes chers confrères des anciens jours.

Mon plus vif espoir est de ne rien perdre de leur estime, de mériter leur approbation, à défaut de quoi, l'on voudra sans doute reconnaître quelque courage à m'exposer à leur bienveillante contradiction.

Ce n'est pas sans quelque mélancolie que l'on remonte le cours de ses souvenirs: le rivage parcouru s'est tellement allongé, et pour situer les scènes de notre jeunesse classique il nous faut maintenant compter tant d'années.

La joie n'en est que plus grande d'apercevoir, sous la baguette magique de la mémoire, le Rigaud de 1884, le collègue Bourget du même temps dressant son double quadrilataire de pierres grises à l'autre bout d'un potager accueillant, sur la déclivité toute feuillue de la montagne. Tout de suite, de l'oreille, vous cherchez la chanson cascadante de la petite rivière. Selon que vos souvenirs s'enchantent de l'automne ou du printemps, la nature docile vous prête les couleurs magiques de la saison rêveuse, ou, pour simuler le renouveau, multiplie dans tous les buissons les boutons et les fleurs, vous suggère le velouté du gazon.

C'est par un beau soir de fin de septembre, le groupe des élèves, avec la

liberté d'allure qui convient à des enfants bien élevés, s'ébranle vers la grotte de Lourdes. Le père Foucher y préside un temps de prière, d'hommage et de douce émotion mariale. Au retour, un peu fatiguée de la route, tout à coup la communauté avec un ensemble merveilleux est frappée par la splendeur du spectacle que présente la montagne dont un beau soleil couchant met en valeur le décor féerique. Après un silence unanime et presque poignant, des cris d'admiration éclatent de ces jeunes cœurs enthousiasmés. Cette communion subtile est une belle image de toute l'œuvre de l'Alma Mater en nos âmes et dont nous voudrions lui dire un peu notre reconnaissance.

Au bruit de tant de discours, de conférences, de discussions qui mettent en doute non pas l'authenticité de notre langue mais sa valeur d'expression, sa clarté et sa beauté, les anciens de mon âge ou à peu près, doivent se souvenir et se souviennent, je puis l'attester pour en avoir reçu souvent la confiance, de l'admirable père Émile Foucher dont je parlais il y a un instant. Depuis cinquante ans, certes, il s'est opéré d'immenses réfections dans notre monde linguistique toujours tourmenté, à son honneur, de perfection plus grande. Mais si l'on remonte à 1884 et aux années immédiatement connexes, je

crois que nous resterons d'accord pour admettre que la dépravation de l'articulation et de la prononciation était alors aussi terrible que générale. Nous nous souvenons que le vocabulaire usuel, que le formulaire quotidien et familier souffraient d'une bigarrure d'anglicismes, ou de défaillances syntaxiques qui aujourd'hui nous feraient plus frémir encore.

Ce dont notre souvenir s'émerveille, c'est qu'alors même, et devant de plusieurs lustres des réformes trop lentes à s'imposer, non pas sans doute à l'intelligence spéculative, mais à l'acceptation pratique et effective, devant héroïquement plusieurs générations, le Père Foucher, par sa distinction raffinée, par sa langue impeccable, et par son accent "Ile de France", à l'encontre de tout un milieu réfractaire, servit Sa Majesté la langue française comme le plus féal et le plus noble serviteur.

Avec un zèle dont il ne faudrait méconnaître ni l'intelligence, ni la sincérité, M. l'abbé Lionel Groulx, attristé de notre patriotisme languissant, alarmé de notre recul de toutes les positions de notre vie économique, et pour provoquer une réaction urgente, M. Groulx promène par tout le pays la torche de son patriotisme effervescent. Comme autrefois la Saint-Jean piquait

la nuit de ses feux innombrables, ainsi l'illustre historien a-t-il réussi à illuminer le cœur d'une jeunesse généreuse des feux d'un patriotisme embrasé.

Mais ici encore, ne faut-il pas faire gloire au Père Foucher, qui, de notre temps, et à travers toutes nos études classiques fut dans le personnel professoral l'unique représentant de la noble et si généreuse congrégation des Clercs de Saint-Viateur, ne faut-il pas lui faire gloire, par son patriotisme éclairé, toujours en éveil, très conscient de nos lacunes, en réaction perpétuelle contre nos démissions plus ou moins conscientes, mais hélas trop effectives, d'avoir prévenu, si longtemps en avance sur ses contemporains, une restauration nationale qui aujourd'hui encore est loin d'être assurée de ses moyens ou de ses résultats. Ce dont je voudrais féliciter cet illustre Clerc de Saint-Viateur que fut le Père Foucher c'est d'avoir compris que ses méthodes devaient s'inspirer des façons maternelles. Une maman ne s'embarrasse pas de définitions auprès de son enfant, mais en vivant sous ses regards, et à la hauteur où elle peut monter sa pensée et selon la perfection de son cœur, elle insinue avec une maîtrise supérieure en l'âme de son pupille toute une culture irremplaçable par aucun autre moyen et assimilée au plus profond de son être.

Sans oublier le moins du monde que, dans un collège, l'enseignement livresque est une nécessité, je le répète, le mérite du Père Foucher fut d'abord d'être au regard de ses élèves un type exemplaire par la perfection de son langage, par la constance de ses doctrines, par la sincérité magnifique de son patriotisme; de n'avoir en quelque sorte jamais été pris en défaut, de n'avoir jamais été soupçonné d'une espèce de libéralisme qui scinde, ailleurs, la vie d'un homme pour en faire un catholique le dimanche et un croyant d'autre sorte le reste de la semaine.

C'est volontiers ce que j'appellerais, chez le pédagogue sincère, l'état de grâce et la grâce d'état. L'état de grâce ou une certaine plénitude de compétence; la grâce d'état ou une irradiation, une influence rayonnante, une emprise conquérante. Même les plus réfractaires des enfants de cette époque marquent, aujourd'hui encore, la profonde impression qu'ils ont reçue de cette présence, toute une orientation de leur âme, et à tout le moins le respect d'une belle culture.

La sincérité de son savoir faisait tout spontanément du Père Foucher un apôtre. Sa parole ardente prêchait une doctrine salvatrice. Il révélait à nos jeunes intelligences le glorieux passé de nos ancêtres. En nous apprenant

leur héroïsme et les causes qui les avaient inspirés, il nous transmettait leur idéal. Tout à l'opposé du rhéteur qui exploite un trémolo, abuse de sa littérature, flatte son auditoire et vise à des succès faciles, le Père Foucher, lui, animé par l'émotion irréprensible de ses convictions, heurté par le spectacle de nos ignorances et de nos déchéances nationales, froissé par les lenteurs d'une restauration nécessaire, le Père Foucher trouvait le noble courage des reproches qui stimulent la fierté et inclinent un auditoire à se ressaisir, à s'élancer à la suite de l'orateur et à son imitation.

Or, le Père Foucher n'était pas une exception en opposition avec son milieu de religion et d'enseignement, mais, élève des Clercs de Saint-Viateur, puis religieux formé au noviciat de cette communauté, il était un produit bien authentique de sa Congrégation, quelle qu'ait été l'influence certaine de sa famille par ailleurs de belle culture et d'éducation supérieure. En sorte que j'estime, en faisant l'éloge d'un maître de notre époque, avoir dit tout le bien que nous pensons de notre Alma Mater.

Vous restez peut-être étonnés, comme d'un grave oubli de ma part, que je n'aie pas fait au moins une allusion à la religion du Père Foucher. Elle fut non pas seulement de belle allure mais profonde, prenante et digne en tous

points de l'excellence de sa grande culture et du sens qu'il avait de la perfection en tout. Précisément je n'insiste pas parce que je reste assuré qu'il ne peut y avoir sur ce point la moindre controverse et que c'est tout ce que j'ai dit auparavant qui revient d'avantage à mon propos et seul peut servir mes conclusions.

J'y viens.

De si loin que ceux de ma génération aient suivi un si beau modèle, permettez-moi de revendiquer à leur honneur qu'ils ont gardé, d'une si grande école, une flamme de religion et de patriotisme et l'ont entretenue avec une fidélité jalouse.

A la manière du Père Foucher, l'oreille exercée par le chant authentique de notre belle langue, le cœur éveillé à tous les intérêts de notre peuple, nous suivons avec une passion inlassable les péripéties de notre parler en un milieu où il est si facilement contrarié, depuis si longtemps exposé aux promiscuités dangereuses, et nous refusons de rester les témoins indifférents d'une âpre bataille, la bataille de tout un petit peuple qui défend le glorieux héritage de sa foi, de sa civilisation, de ses droits à la vie, à son pays, à son honneur.

Car la victoire est loin d'être remportée et nous restons tous en butte à

bien des ennemis. S'il est bon de rappeler, comme une juste provocation à notre collaboration, le souvenir des luttes mémorables et presque toujours victorieuses de nos ancêtres, encore est-il qu'ils ne sont plus là, et que c'est à notre tour de leur succéder sur le champ de bataille pour maintenir notre héritage.

Des voix autorisées se sont fait entendre: les périls ont été signalés, de justes reproches nous sont faits, les moyens de nous armer pour mieux vaincre nous sont marqués, et si l'on ajoute parce que c'est vrai qu'il y a péril en notre demeure, n'allons pas, par un comble d'injustice où il y aurait tout à la fois de la lâcheté et de la trahison, accuser ces nobles sentinelles d'ingratitude, de dépit ou de honteuse déchéance. Fouettés au contraire par la qualité, par l'émotion sincère de nos vrais chefs, les Villeneuve, les Groulx, les Montpetit, les Minville, e tutti quanti, répondons avec l'élan invincible de Canadiens français qui veulent combattre comme des Dollard et ne veulent pas mourir!

Au surplus, les Anciens de Bourget sont fiers de leurs cadets d'aujourd'hui. Nous vous félicitons, chers jeunes gens, sous la conduite des preux authentiques que sont vos maîtres actuels, d'avoir reconnu vos chefs spirituels, d'avoir

entendu ces grands excitateurs de notre vie religieuse et nationale, d'être revenus de leurs méditations courageuses et sévères non pas scandalisés mais glorieusement animés par la résolution de contribuer au grand œuvre de notre réfection.

Ne soyez pas, chers jeunes gens, des bacheliers satisfaits, mais des bacheliers exigeants, nullement fatigués d'une tâche qui requièrent toute votre persévérance, et si heureux de l'appel qui vous est fait de monter, de monter toujours.

Au reste, sous la nouvelle conduite qui vous a été donnée d'un nouveau supérieur, le Révérend Père Sénécals, nous restons confiants que les destinées du collège Bourget ne péricliteront pas. Sans rien négliger des trésors d'une vieille expérience, le nouveau Supérieur, accueillant aux données d'une légitime évolution, aux moyens qu'une science toujours plus experte met à sa disposition, le nouveau Supérieur ouvre à notre amour de Bourget, à nos justes attentes religieuses et nationales les plus belles perspectives. Les Anciens toujours attachés, plus sympathiques que jamais souhaitent au Révérend Père Sénécals un long terme à son fructueux travail et, à nos chers jeunes confrères, nous souhaitons d'en profiter magnifiquement pour l'honneur de notre

religion, de notre nation et de notre Collège.

Le Père Sénécal. — Le collège Bourget travaille avant tout à l'éducation de ces enfants que votre piété filiale commet à ses soins. Nous les humanisons, nous les divinisons !

Le Pèlerin. — La vraie culture, mon Père, ce n'est pas celle que l'on définit, mais celle que l'on vit. Vous dites fort bien comment vous vous proposez d'humaniser et de diviniser vos élèves.

Parler est nécessaire, mais agir sous la même inspiration l'est plus encore. L'action seule prouve la profondeur et la sincérité d'une culture. Un peu d'instruction, un peu de mémoire expliquent la grandiloquence. L'erreur suprême c'est d'agir à l'opposé de sa propre proclamation. Cela relève de la trahison des clercs.

Le Père Sénécal. — Quand l'âme est droite, elle se plie, attentive, à la formation de la piété. Cette vertu rend à chacun selon ses droits : à Dieu, au prochain, à nous-mêmes. Elle n'est ni mécanique, ni de sentiment, ni passagère : mais elle est vivante, s'appuie sur la raison toujours stable. Par elle, l'homme marque ses actes d'un sceau personnel.

Le Pèlerin. — Une âme droite, mon Père, tient à la parole donnée comme à

l'honneur. Je tenais de vous comme de tout le comité d'organisation une invitation à présenter la santé des Anciens. Sans m'en donner les raisons, vous refusez de faire honneur à votre parole. Et vous me laissez rendre à ce banquet d'anciens pour que l'injure soit publique ! Où est la droiture ? où la piété ? Où la justice qui rend à chacun ses droits ? Où les démarches d'une raison stable ?

Est-ce là ce que vous appelez marquer ses actes d'un sceau personnel ? L'effigie ne vous fait pas honneur !

J'ai osé quelques jours auparavant contredire les proclamations du Père Latour ? Est-ce pour ce manque de conformisme que vous avez entrepris à mes dépens cette punition publique ? Ne voilà-t-il pas la raison secrète pour quoi vous me bousculez ce soir devant tous mes confrères et me jeter l'anathème ? Une fois de plus, vous agissez tout à l'opposé de vos belles doctrines. *Verba et voces, praeterea nihil !* Le développement oratoire fait peut-être honneur au rhétoricien, mais c'est à l'action que l'on reconnaît le véritable humaniste.

Le Père Latour. — Je vous offre, mon cher Pèlerin, avec les hommages de mon affectueux respect, copie de ma conférence faite au cercle Duvernay, pour plus amples informations... !

Le Pèlerin. — En effet, mon Père, ces "amples informations" (datées du 7 février) jettent pleine lumière sur les avanies dont je suis insulté ce soir (le 5 février). Hier, (le 4 février) le *Devoir* publiait un pâle résumé d'une conférence prononcée par moi au cercle pédagogique Desrosiers, à l'école normale Jacques-Cartier. J'y prenais la liberté de penser et de parler ! Et même j'osais vous contredire !

Le Père Sénécal, un peu frais émoulu et conformiste étroit, le trouve très mauvais. Il me coupe maintenant la parole en cette réunion des Anciens de Bourget.

Ariel. — La culture, la vraie, vous introduit dans un cercle, que dis-je, dans un royaume, où le climat est plus doux et plus égal. Dans ce pays privilégié, de noble altitude, les gens forment comme une famille dont tous les membres sont inspirés par les bons vieux sentiments d'autrefois : le respect des vieux, la pudeur, la sobriété, le désintéressement. Il y subsiste des rapports d'ancien régime, étrangers à tout esprit démocratique, une courtoisie chevaleresque avec une dignité dans l'animosité, une retenue dans l'antipathie qu'on ne rencontre pas, ou si peu souvent, ni avec pareil raffinement, en dehors de ces horizons que seule la vraie culture nous permet de découvrir.

Le Père Sénécal. — Un homme se me-

sure de la tête au cœur ! Comme c'est vrai ! L'homme est plus homme quand son intelligence l'élève au-dessus des faits particuliers dans l'universel ; quand sa volonté le situe loin des biens contingents dans le domaine du bien et de l'humain. Sur ces hauteurs il cherche sans cesse le vrai, il voit plus clair et plus vite ; il raisonne sans petitesse...

Le Pèlerin. — Quelle occasion vous avez perdue de vivre ces belles définitions, mon cher Père.

En une réunion d'anciens, toute suggestive de noblesse, d'affection, d'amicale fraternité, vous avez exercé contre l'un des plus vieux, qui n'a dérogé en quoi que ce soit, une tyrannie aveugle qui tranche et ordonne sans discussion, sans réflexion, sans respect, sans égards...

Dès lors que vous pouvez descendre à ces façons, vos politesses ne m'intéressent plus. Ou plutôt, si, elles m'intéressent. Me souvenant que l'éducation de trois ou quatre cents enfants recevra de vous son élan et son exemple : je m'afflige, je m'indigne comme au spectacle d'une déficience qui va jusqu'à la trahison.

Ariel. — On a fait, le long des siècles, à la vieille maison de France, une réputation de courtoisie, d'urbanité, de politesse dont, paraît-il, on ne trouve pas toujours

l'équivalent dans la jeune maison laurentienne...

Le Pèlerin. — Je sais, mon Père, je sais, vous allez, dans l'espoir de vous concilier la nombreuse galerie des gens mal élevés, accuser Ariel d'oublier nos hommes de culture et de belle politesse...

On ne fait pas le printemps avec une hirondelle, ni même avec plusieurs. En plus de l'hirondelle il y faut tout le parterre...

Hélas, même au parterre de notre vie religieuse et nationale, plus souvent qu'à notre tour, les plus grands par la place qu'ils occupent ne le sont pas toujours par la noblesse du caractère ou par les délicatesses de leur humanisme...

Le discrédit énorme qui en résulte explique l'impatience sinon l'indignation des plus généreux.

M. Etienne Gilson. — De tous les anti-cléricalismes que je connaisse, celui de mes amis prêtres ou religieux est le plus solide, et c'est de beaucoup le plus intelligent.

Le Pèlerin. — C'est que pour faire un moine, en plus de l'habit qui n'y concourt que d'une manière très accessoire, il n'est pas du tout malhonnête d'exiger le rayonnement d'un humanisme sincère.

Pierre Boucher. — Ayons l'énergique simplicité de dire tout haut ce qui est généralement admis tout bas : qu'à la tête de beaucoup de nos services, le personnel devrait être vérifié. La faveur y a plus de part que le mérite.

Combien d'hommes instruits sans culture et de professionnels de l'éducation dont l'éducation est d'une platitude désolante.

Thomas d'Aquin. — La politesse est une vraie dette de l'homme à l'homme. L'homme ne peut vivre en société sans la confiance mutuelle, il ne le peut davantage sans la joie, l'agrément des rapports.

Aristote. — Vous ne demeurerez pas un jour avec un homme morose — ou grossier.

Le Pèlerin. — Nos ancêtres étaient polis par plaisir personnel et par esprit chrétien.

Le Père Thomas Pègues. — C'est ici proprement une question d'ordre ou d'harmonie, de bons procédés ; nous dirions au sens classique et parfait de ces mots, une question de civilité, d'urbanité, ou encore de bonne éducation, d'humanité, de politesse.

Le Pèlerin. — Bref, la politesse est le rayonnement normal de la culture.

Paul Valéry. — Autrefois on avait des manières même dans la rue.

Des Hameaux. — Aujourd'hui, la muflerie existe dans toutes les classes de la société. On pourrait en dire comme de la mort :

“Et la garde qui veille aux
barrières du Louvre
N'en défend point nos rois.”

Le Pèlerin. — Faute de politesse, nous reviendrons aux mœurs insolentes et barbares.

René Benjamin. — Mais il y a toutes les âmes serviles qu'on frôle à chaque pas dans nos démagogies, où le sens de l'honneur est méprisé des esprits forts. C'est un contact qui fait lever le cœur. Dès la quarantaine on n'en peut plus.

Le Pèlerin. — On entre dans sa profession, dans sa vocation, comme dans un salon, voire dans un sanctuaire. Et, grâce à Dieu cela reste vrai, à cause de tant de gentilshommes que l'on y rencontre, de fait. Mais il y a les autres qui empoisonnent l'atmosphère de relents d'arrière-boutique, réfractaires aux parfums d'un savoir-vivre dont ils refusent d'accepter la propreté intellectuelle et morale.

Le prince de Talleyrand. — C'est la bienveillance qui fait les grandes affaires.

Emile Faguet. — Ayez du tact. Le manque de tact est de très grande conséquence. Le mot savoir-vivre a une terrible si-

gnification. Bien des gens sont morts faute de savoir vivre.

Le Pèlerin. — Dieu me garde de trop généraliser et d'oublier qu'il y a, partout, de nobles âmes, et délicates. Cette formation vient du milieu familial, d'une certaine société où de plus en plus on se pique d'élégance et de raffinement.

Combien, parmi ceux qui ont l'avantage de traverser ces ambiances et de recevoir ce rayonnement refusent de se laisser pénétrer...

Colette. — La galanterie et même la simple politesse sont en baisse chez nous et c'est fort dommage. C'est la seule manière que nous avons (la meilleure en tout cas) de nous distinguer de toutes les races qui nous entourent sur ce continent d'Amérique. C'est le plus précieux patrimoine que nous avaient légué nos pères et nous achevons de le dilapider. Par insouciance, par mollesse, par ignorance, par un faux respect humain ? Qui le dira ?...

Peut-on compter sur une réaction ? Les signes n'en apparaissent pas encore, mais elle est possible.

I

LANGUE FRANÇAISE ET ENSEIGNEMENT

Le Père Joseph Latour. — *Je n'hésite pas à le proclamer — et je défie qui que ce soit d'établir le contraire — le Collège Bourget depuis sa fondation n'a cessé d'être et est encore en constant progrès.*

Le Pèlerin. — *Je vous en prie, mon Père, n'hésitez pas ! Allez-y !*

Nos compatriotes ne demandent qu'à applaudir. Quel est l'ancien de Bourget qui ne rende un témoignage d'affectueuse admiration à son Alma Mater ?

Alors à quoi riment ces défis ? A qui peuvent-ils bien s'adresser ?

M. George B. Clarke (de l'Université McGill). — *Le temps est passé chez nous où un piano dans la maison suffit à donner au parvenu son rang social.*

Mgr Camille Roy. — *De quelles illusions est capable l'esprit primaire quand il se croit supérieur, et qu'il a à son usage un piano sonore.*

Le Pèlerin. — A la mimique, on reconnaît facilement le primaire à la tribune ; il porte haut la tête ; d'un long regard mi-quêteur, mi-insolent, il affronte son auditoire ; il se gonfle d'un vent qui prépare le bruit de tout à l'heure ; dans le tube de ses manches, il agite à petits coups des bras arrondis et provocateurs ; il tapote ses papiers du geste indépendant des grands orateurs ; enfin, scandant les syllabes avec emphase, en réalité pour assurer son aplomb : "Messieurs", dit-il...

Louis Arnould. — Les Canadiens français entendent d'une même oreille un orateur et un cabotin, un apôtre et un farceur !

Mgr Camille Roy. — Rien ne favorise chez un peuple une fausse égalité intellectuelle comme la médiocrité de ceux qui devraient être supérieurs.

Le Père Sénécal. — Bourget doit progresser ! La tâche est lourde et je compte sur votre appui, Messieurs les Anciens.

Le Pèlerin. — J'aime mieux votre formule, mon Père. Il y a toujours place pour de nouveaux progrès.

La crise économique nous a découvert nos déficiences. Nous manquons de cohésion, paraît-il, nous ne sommes pas unanimement d'accord, dans notre programme de vie politique, sur un certain nombre de vérités centrales, vitales, commu-

nes ; quant au patriotisme qui nous distinguerait comme nationalité, il paraît que nous en manquons par trop. A qui la faute ? A nous tous. Où les remèdes ? Ils devraient nous venir de plusieurs points de l'horizon. Or, l'un des lieux où principalement l'on pourrait œuvrer notre réfection, c'est l'école.

Le Père Latour. — *Je déclare qu'à mon humble avis, il n'est jamais opportun, d'attirer l'attention du public sur des faiblesses, insuffisances, déficiences ou maux (supposés ou réels) auxquels le public ne peut d'aucune façon remédier, sur des besoins à la satisfaction desquels il me peut en rien contribuer...*

Le Pèlerin. — L'affirmation est bien absolue, et nonobstant la feinte d'un peu d'humilité, foudroie d'un geste olympien toute réplique : "Je déclare !" L'homme cultivé analyse, distingue, nuance. Votre superbe "déclaration" est l'expression nuageuse d'une pensée floue où restent mélangés le vrai et le faux. Voilà bien la manière paresseuse de nos bacheliers satisfaits.

Le scandale est patent. Votre cas, mon Père, multiplié par cent, explique pourquoi certains critiques sont mécontents de notre personnel d'enseignement classique.

Olivar Asselin. — Voici les deux reproches que nous avons formulés contre

nos collègues : médiocrité générale de l'enseignement, se traduisant par la banalité de la pensée, la mollesse de caractère, le conformisme de tous les actes même les plus insignifiants ; enseignement du français comme une langue morte, par des maîtres qui le savent imparfaitement et qu'on recrute au petit bonheur...

Le Pèlerin. — Reconnaissons toutefois comme nos collègues classiques ont sagement accueilli les remontrances d'une critique autorisée. N'y a-t-on pas étudié et sans doute amélioré les programmes. Les sciences y ont trouvé une meilleure place. Les méthodes se sont précisées. Mais il faut toujours en venir au personnel de l'enseignement sans qui les réformes les meilleures sont lettres mortes. Quel est le collège qui ne compte parmi ses professeurs quelques personnages d'élite, remarquables par la culture, le talent, les qualités et l'entraînement professionnel.

Toutefois, non seulement ils ne sont pas assez nombreux, mais sauf exception, ils ne jouent pas le rôle principal ; ils disparaissent dans la cohue des autres et sont discrédités par ceux qui ressemblent trop à ce cher père Latour.

L'occasion est trop belle pour ne pas proclamer que, chez les Clercs de S.-Viateur, les Fafard, les Quesnel sont bien à leur place et y font honneur. Ce n'est

pas pour un impair, que sa jeunesse explique et excuse, que nous refuserons de faire confiance au cher Père Sénécal dont la présence à Bourget présage un renouveau auquel j'aurais applaudi s'il ne m'en avait refusé l'occasion.

Mgr Camille Roy. — La province de Québec a éprouvé depuis trente ans tous les désirs de progrès intellectuels et universitaires. Me permettra-t-on de déclarer que trop longtemps peut-être nous avons été lents ou impuissants à réaliser ces progrès. Lenteurs ou impuissances qu'explique, sans les justifier pas toujours, l'histoire même de notre enseignement classique. Il y a de telles relations de dépendance entre l'enseignement secondaire classique et les ambitions de la vie intellectuelle d'un peuple...

Le Père Latour. — *Il y a tant de gens à l'affût de toute déclaration susceptible d'être tournée au détriment de notre système d'éducation... que pour cette raison extérieure, oserais-je dire, une enquête ne me paraît pas opportune.*

Le Pèlerin. — L'école intéresse tout le monde, ses programmes comme ses méthodes. Les professeurs ne sont pas à l'abri de cette curiosité. Et pour cause.

En France, les journaux, les revues ressassent ces problèmes. J'oserais dire tous les journaux, toutes les revues. Ouvrez

“La Vie intellectuelle”, ouvrez “Sept” : M. Gilson, M. Romier y projettent l’acuité de leurs critiques. Personne ne s’en scandalise à votre façon, mon Père !

Mgr Camille Roy. — Ce n’est que depuis dix ans (1923) que nous avons établi l’enseignement supérieur des lettres et des sciences. Notre enseignement secondaire avait bien souffert de cette carence qui rendait impossible la formation supérieure de ses maîtres.

Le Pèlerin. — Quel mal y a-t-il jamais eu de le dire avec toute la déférence qui convenait et pour stimuler les efforts nécessaires à la correction de cette lacune grave.

M. Etienne Gilson. — Pour relever le niveau de l’enseignement deux conditions sont nécessaires : que l’on prépare des maîtres qualifiés pour le donner, et qu’une fois ces maîtres préparés, ceux qui sont revêtus de l’autorité les choisissent de préférence aux autres.

M. Jean-Charles Harvey. — La laideur n’a droit de cité nulle part. Disons-le franchement : l’accent, et la prononciation du français, au Canada, sont essentiellement désagréables à l’oreille ; quiconque a la moindre notion de la qualité sonore des syllabes, ne saurait écouter les nôtres sans frissonner d’horreur. C’est probablement dans ce langage devenu à peine hu-

main, que l'on trouvera le germe de nos infériorités intellectuelles et morales. Quand un peuple a été condamné à un parler invertébré, il est bien près d'être invertébré lui-même.

Le Père M.-A. Lamarche, o.p. — Pour ce qui regarde l'intellectualisme de nos professionnels : il y a sans doute un réveil intellectuel, mais de vie intellectuelle, il n'y a pas.

Qui dit réveil, dit simplement espoir, alors que la vie est une réalisation constante.

Le réveil peut n'être que temporaire : la vie dure, se propage, et s'augmente en se propageant.

Le Pèlerin. — Quels sont les indices de ce réveil, mon Père ?

Le Père M.-A. Lamarche, o.p. — Les mouvements de notre jeunesse, révélateurs pour la plupart : le ton et l'allure de certains livres, de certains journaux, de certaines revues : l'assistance plus nombreuse aux cours publics, la réussite de nos congrès où paraît en vedette une demi-douzaine de travailleurs d'occasion qui fournissent un splendide effort.

Croyez-moi il en reste quelque chose de lointain mais d'efficace comme un tintement de cloche.

M. le Juge Ferdinand Roy. — Plus on poursuit en soi et autour de soi l'examen de conscience, plus on se sent tourner dans le vide. Par ailleurs, si dans notre petit monde, il y avait vraiment commerce d'idées, signes de culture générale, activité spirituelle "on le saurait" !

Ariel. — Comment découvrir de quoi se nourrit, ce que produit l'intelligence dans ce petit monde de nos gens cultivés ?

Le Juge Ferdinand Roy. — On a couvert tout le champ d'observation lorsque, depuis des années, on a suivi les conversations de cercles ou de salons, écouté les discours, lu ce qu'écrivent nos "professionnels". Leurs propos intimes ou publics révèlent-ils jamais des esprits préoccupés d'autre chose que des potins du jour, des affaires courantes, d'une question politique, de l'intérêt matériellement utilitaire du sujet dont on cause ? L'Idée n'intéresse pas. L'esprit critique faisant défaut, qui manifesterait une pensée vivante... Sans doute, parmi ceux qui se taisent quelques germes confus, quelques ébauches d'idées peuvent s'agiter au for intérieur... Mais comment les exprimer avec la langue rudimentaire, inarticulée, sans muscles syntaxiques, que nous parlons ?

Ariel. — Ces gens cependant, sortent de l'Université ?

Le Juge Ferdinand Roy. — Qu'est-ce

que cela prouve ? Et même, est-ce bien établi que nous en ayons, des universités ?

M. Olivier Maurault, p.s.s. — L'idée d'Université, c'est l'idée de compétence, de supériorité, l'idée de l'élite dont ne peut se passer une société. Comment n'en pas sentir la puissance ? La méconnaître serait un crime, une démission nationale : notre peuple, j'en suis sûr, en est incapable. En tout cas, à nous qui sommes ses chefs, de lui montrer le chemin, de l'y conduire, sans quoi nous manquons à notre plus noble devoir.

Le Père M.-A. Lamarche, o.p. — Le corps enseignant, admirable sous tant de rapports, ne pouvait échapper à l'attaque.

Evidemment la parole est aux maîtres et maîtresses de l'enseignement à tous ses degrés.

Chaque enfant possède, nettement accusés, un tempérament à soi, des attitudes spéciales. Il faut mettre un souci extrême à ne pas niveler, par conséquent, anéantir ces vivantes promesses. Que l'écolier apprenne au collège l'art de raisonner et l'art de vivre, mais qu'il reçoive aussi la permission, le commandement même, et qu'on lui fournisse l'occasion de s'en servir. Il y a là un beau risque à courir.

Le Pèlerin. — Loin d'en vouloir à ceux qui s'occupent ainsi de ce qui les regarde

parce qu'ils sont de la famille, voyons dans ces préoccupations la preuve d'un relèvement en marche (juin 1934).

Mgr Camille Roy. — On ne peut s'empêcher de déplorer les conditions qui paraissent expliquer encore les trop grandes lenteurs de la préparation professionnelle du corps professoral de l'enseignement classique.

Le Père Latour. — Il se pourrait bien qu'un matin ou un soir on se servît de vos critiques dans un but fort éloigné, peut-être diamétralement opposé, à celui que vous poursuivez.

René Benjamin. — C'est la caractéristique des gens qui pensent faiblement de faire dérailler la discussion sur le terrain sentimental.

Mgr Camille Roy. — Comme le Pèlerin éprouve du plaisir à vous entendre ainsi parler.

Le Pèlerin. — Permettez-moi, Mgr, de rappeler au Père Latour qu'il oublie les axiomes d'expérience : à vouloir juger des meilleurs systèmes par les inconvénients auxquels ils peuvent donner lieu il faudrait les condamner tous. Ils restent légitimes à cause des services plus considérables qu'ils nous rendent. Ainsi nous retirons plus d'avantages que d'ennuis de la discussion publique de la valeur de notre enseignement. Les parents de qui relève

l'éducation des enfants ont ici le droit d'être renseignés et de donner leur opinion. Au jour des élections, c'est à eux qu'il revient de choisir les législateurs à qui ils confieront, sur un point si important, la réalisation légale de leurs vœux. Le Conseil de l'Instruction publique lui-même a besoin d'une opinion publique éclairée pour obtenir de l'Assemblée législative la légalisation des réformes scolaires.

Quels que soient donc les inconvénients minimes qui puissent en résulter, les avantages importants que nous attendons de l'examen public de nos problèmes d'enseignement légitiment amplement l'intervention de nos maîtres autorisés. Ce qui importe par dessus tout c'est d'offrir aux membres de notre corps professoral la collaboration dont ils ont besoin pour perfectionner leurs méthodes, mieux apercevoir l'importance de la réfection de notre langue, se rappeler leur grave devoir de fonder en nos enfants un patriotisme vrai, effectif, toute une volonté de recevoir leur héritage religieux et national, et de le mettre en œuvre.

Ainsi ont compris les choses nos chefs intellectuels les plus représentatifs : le cardinal Villeneuve, l'abbé Groulx, Mgr Camille Roy, Edouard Montpetit, Victor Barbeau, le P. Louis Lalande, s.j., etc.

Le Père Latour. — Aussi me dois-je d'indiquer les moyens d'accroître, de compléter et de perfectionner la connaissance de la langue française chez les jeunes gens des collèges classiques et des écoles primaires supérieures. Or... je suis convaincu que l'indication de ces moyens n'appelle aucun changement notable dans (!) l'enseignement du français, je veux dire, dans (!!) notre système d'enseignement du français dans (!!!) les collèges classiques et dans (!!!!) les écoles primaires supérieures...

J'estime que les jeunes gens qui arrivent à l'Université ont (!) une connaissance suffisante de la langue écrite ou parlée... En premier lieu nous sommes d'accord, je présume, sur le fait que tous les jeunes gens dont il est question ne peuvent posséder (!!), à 18 ou 20 ans, toute la connaissance que quelques-uns peuvent avoir acquise (!!!) à cet âge...

Caliban. — Stu beau ! Stu fin !

Le Pèlerin. — Ils n'ont pas ce qu'ils ont mais ils ne peuvent posséder ce qu'ils peuvent avoir acquis !

Voltaire. — Nous sommes en pleine métaphysique ! mon cher Pèlerin. Il ne se comprend pas ni ne le comprenons !

Le Père Latour. — L'épreuve du baccalauréat a pour but de fournir l'occasion

de manifester que le candidat victorieux a développé toutes ses facultés (!)

Caliban. — C'est-y ben tortillé ça, mon vieux !

Le Père Latour. — Les étudiants se sont développés, pensez-vous, après leur arrivée à l'Université...? Mais avant de se développer, il leur a fallu acquérir des notions qui les rendraient capables de développement !

Caliban. — Même que pour s'amuser y finissent pu de développer leurs théories : Le Père Latour, c'est peut-être ben un étudiant ?

Le Père Latour. — Je disais à un Monsieur (!) qui écrit très bien : vous décriez les bacheliers, où donc avez-vous appris à écrire ?

A l'un de nos ministres les plus en vue, je demandais si en France, il se sentait inférieur au point de vue du français qu'il y parle (sic) ? Sur sa réponse négative, je le priais d'observer qu'il n'a pu (sic) perfectionner ses connaissances linguistiques que par la lecture.

Lustukru. — Non, je ne l'eusse pas cru ! mon cher Père, que vous pussiez vous jouer de la concordance des temps avec une telle désinvolture !

Caliban. — La désinvolture, c'est l'élégance du Père Latour.

Le Père Latour. — Ces Messieurs, en arrivant à l'Université, avaient une connaissance de la langue française suffisante à leur permettre ses admirables accroissements... (sic)

Vous atteignez (!) les étudiants à l'Université : Convoquez-les à une amélioration constante (sic) de leurs connaissances théoriques et pratiques...

Dans le passé les jeunes gens qui arrivaient à l'Université possédaient de la langue française une connaissance suffisante et un amour suffisant à leur permettre un accroissement continu en langue française. Ce jeune homme a une connaissance suffisante à vaincre (sic) tous les obstacles.

Ariel. —

Cléon, je crois en vérité,
Qu'entre vos mains, le dieu de
l'éloquence

A fait le vœu de pauvreté !

Olivar Asselin. — N'est-il pas significatif qu'un des éducateurs les plus éminents du Canada français écrive ainsi... Il serait oiseux de démontrer à ceux qui savent le français, que ce n'est pas sous de pareils maîtres que des jeunes gens qui n'ont presque rien appris à la petite école acquerront le sens du français.

Le Père Latour. — Moi aussi, je suis un maître !

Olivar Asselin. — Ce qui caractérise surtout M. le Supérieur, c'est une extravagante suffisance. Tant que cette disposition d'esprit ne se changera en humilité, en bonne volonté, en ferme propos de disparaître ou de céder sa place plutôt que de compromettre l'avenir intellectuel du peuple dont on a pris charge, on ne fera rien de bon ; rien ! rien ! rien !

Georges Langlois. — C'est l'indifférence et le béat contentement de soi qui ont ravalé notre vie intellectuelle au bas niveau où elle achève de s'éteindre. Il y a trop de docteurs à son chevet. Pour la ranimer, il faut de l'air et de la lumière : il faut une cure de vérité. Il est temps plus que jamais d'avoir le courage de se dire la vérité dans les yeux.

Charles Péguy. — Il faut gueuler la vérité !

Le cardinal Villeneuve. — L'Université, école de pensée, c'est-à-dire de haut-savoir ! J'ai voulu vous montrer ce que cela me semble dire... Me reprochera-t-on ma franchise ? Il ne me semble pas, car je sens qu'elle vous a soulagé à vous-mêmes la conscience, que vous éprouviez le besoin de voir les diverses illusions se dissiper, et nos apathies secouées.

Le Pèlerin. — Depuis longtemps nous assistons à la même dispute. Elle se poursuit entre Canadiens français. Les uns di-

sent : restaurons notre belle langue française, repolissons le parler ancestral ; le sens national et patriotique, s'il existe toujours, manque cependant chez nous d'une orientation claire, fondée sur la conscience nette de nos droits et de nos devoirs, aiguillée par la connaissance de notre histoire ; notre vie économique s'étiole, est réduite à sa plus simple expression : de propriétaires nous sommes en passe de devenir un peuple de prolétaires ; l'enseignement, à tous ses degrés, a besoin de vérifier ses méthodes, de reprendre contact avec l'état de chose actuel pour préparer une classe populaire plus éclairée sur les problèmes de toute sa vie religieuse, économique et nationale.

Si nos professeurs ne manquent ni de science ni de dévouement, nous leur demandons toutefois respectueusement d'étudier une situation immédiate, plutôt tragique, pour s'en inspirer dans la formation de leurs élèves : c'est le seul moyen de ménager le passage d'une formule théorique et livresque à son application pratique et intelligente. Dans l'enseignement, la plus grande difficulté ce n'est pas d'en connaître les principes, la matière à enseigner, ou sa pédagogie, mais c'est d'orienter tout cet effort au cas particulier de "tels" élèves.

Mgr Camille Roy. — Pour parler de ce qui se passe dans notre Université Laval,

notre Ecole supérieure destinée à renouveler le corps professoral de l'enseignement classique, n'est pas assez fréquentée...

Le Pèlerin. — Il y a sans doute des raisons à ces absences déplorables.

Mgr Camille Roy. — Mais il y a des nécessités qui surpassent ces raisons.

Le cardinal Villeneuve. — Pardonnez-moi cette franchise brutale : nous n'avons pas encore ces universités qui dispensent le haut savoir et nous préparent les maîtres dont notre vie sociale a besoin.

Nos bacheliers sont d'ordre primaire supérieur... et nos universitaires ne le sont que par les frais d'inscription.

Chez nous on a vécu de répéter les docteurs. Il fallait se les assimiler d'une manière vitale et réactive. C'est que l'enseignement est la communication d'une vie intellectuelle et morale.

Le Pèlerin. — Nos gens, estimons-nous, se sont laissés dévoyer par les appels partisans d'une politique à courte vue d'où ils sont sortis aveuglés et oublieux, jusqu'à la trahison, des intérêts les plus évidents de notre nationalité : nous devons chercher les moyens de ressusciter dans l'opinion publique des vues politiques plus justes, parce que mieux accordées avec nos intérêts religieux et nationaux et préparer ainsi une action politique plus désintéres-

sée, plus effective parce qu'elle soutiendra moins d'arrivistes et plus de vrais chefs. Or si l'école est le moyen le plus éloigné de cette révolution elle en reste le moyen le plus assuré et le plus profond.

Il suffit d'observer comment dans les autres pays on est préoccupé de réorganiser l'école, afin de la mettre en état de répondre aux exigences formidables des sociétés modernes, pour se sentir plus incliner à étudier notre propre situation scolaire.

Mgr Camille Roy. — Hâtons-nous d'égaliser notre culture à celle des autres peuples, à tout le moins de la faire moins inférieure.

Le Pèlerin. — Et nous n'avons pas le droit d'ignorer, Mgr, quel prix on attache partout ailleurs à la compétence des maîtres. C'est l'âme indispensable qui doit animer toutes les réformes scolaires.

Frère Marie-Victorin. — Un homme d'esprit a écrit un livre narquois qui s'intitule modestement : "Mémoires d'un imbécile". A la toute première page, il s'excuse plaisamment en ces termes : "Je n'ai pas introduit la bêtise dans ma famille, elle y était avant moi !"

Les éducateurs de toute livrée, chez nous, sont habitués de s'entendre attribuer tous les maux intellectuels et économi-

ques dont souffre notre petit groupe ethnique.

Ils pourraient répondre : "Nous n'avons pas introduit le verbalisme et la mauvaise pédagogie en ce pays, ils y étaient avant nous !"

Nous nous mettrions ensuite courageusement à la besogne pour faire mieux, pour faire plus.

L'enseignement nous achemine vers un total colonialisme de l'esprit. Les Etats-Unis, par leur littérature, opèrent une déviation dans notre mentalité. Hollywood pétrit nos cerveaux et nos sensibilités. Toutes ces influences conspirent contre notre peuple pour lui faire rompre ses attaches au passé d'abord, au sol ensuite...

Ce tableau est-il poussé au noir ? Je le voudrais. Je voudrais que l'on me démontrât que notre atmosphère est normale, qu'elle est laurentienne, qu'elle est nationale. Je voudrais que l'on me démontrât que l'école aussi est normale... laurentienne... nationale.

Mgr Camille Roy. — On se rend compte que le maître doit être non pas égal mais supérieur à sa tâche. Tout enseignement tend à baisser ou à s'immobiliser dans la routine s'il ne se retrempe et ne se renouvelle sans cesse, par ses maîtres, dans une discipline plus élevée : quand on

songe à tout cela on ne peut s'empêcher de déplorer les conditions qui paraissent expliquer encore les trop grandes lenteurs de la préparation professionnelle.

Le Pèlerin. — Précisément pourquoi tant de réformes scolaires dont on se prévaut à juste titre ne produisent-elles pas tous leurs effets ? C'est qu'avant de pratiquer la réforme on devrait s'assurer que le professeur en a la compétence.

Le Père Latour. — Au cours des dix dernières années, on a plus que de coutume répété : Nous ne parlons plus français, la langue française se meurt au Canada, le verbe français expire sur des lèvres sans énergie. Des quatre coins de l'horizon, une clameur s'élève : le français va mourir. D'aucuns écrivent des livres, des journaux, des revues, divers articles du français (*sic*) pour démontrer que la langue française est morte au Canada, et que nous en gardons à peine de quoi faire un enterrement.

Le Pèlerin. — Au fait, M. mon Père, votre façon d'écrire et plus encore de parler sonne comme un glas.

Le Père Latour. — Pour ne pas désespérer, considérons le bien en même temps que le mal ; considérons les circonstances désavantageuses dans lesquelles les Canadiens-français (*sic*) ont dû se battre, et se battre toujours, se battre sans relâche pour

conquérir leurs droits au verbe français.
(janv. 1935).

Le Pèlerin. — Qu'ont-ils fait d'autre chose ceux que vous attaquez insidieusement : les Villeneuve, les Ross, les Courchesne, les Camille Roy, les Groulx, les Montpetit, les Louis Lalande, les Minville, les Victor Barbeau ; ceux qu'on appelle Arthur Laurendeau, Papin-Archambault, Hermas Bastien, Albert Lévesque, Georges Langlois, Gustave Lanctôt, etc....

Mais c'est précisément parce que notre passé fut glorieux que notre avenir ne doit pas en déchoir. La vraie question c'est de savoir si notre présent digne de notre passé doit nous rassurer sur notre avenir. La gloire de nos chefs intellectuels c'est que pas une de ces trois données ne leur a échappé. Parfaitement conscients de l'avenir auquel nous donne droit un passé glorieux, ils constatent les douloureuses déchéances de notre présent et pour empêcher que notre avenir en soit irrémédiablement gâché ils réclament avec toute l'autorité de leur maîtrise les réformes qui seules peuvent maintenir tout notre héritage.

Le Père Latour. — Il n'y a pas cent ans c'est malgré et contre les traités et contre toutes les forces coalisées adverses aux Canadiens-français (sic) que dans le Parlement du Canada il a fallu reconquérir le droit pratique de parler français.

Le Pèlerin. — Rappelons qu'en 1760 la guerre laisse notre pays entièrement sac-cagé. Les écoles en particulier sont disparues. Les Anglais les relèvent en en retenant la conduite. Elles sont de langue anglaise et de religion protestante. Nos pères, avec raison, refusent d'y envoyer leurs enfants.

Sans doute, il faut se souvenir avec une reconnaissance infinie du dévouement avec lequel nos prêtres et nos religieux empêchèrent de s'éteindre tout à fait la flamme de quelque savoir. Il leur fut matériellement impossible de donner à tous, au petit peuple spécialement, l'instruction qu'il aurait fallu. La masse tomba vite dans une ignorance considérable dont elle s'affligea d'abord, dont elle se consola ensuite. En dépit de quelques tentatives d'une restauration scolaire, le Canada français fut privé d'école tout un siècle durant.

Nous souffrons encore et dans des proportions formidables de ces deux faits : les divisions politiques des Canadiens français et la trop longue période de leur analphabétisme. Il en est résulté d'abord un patriotisme dévié qui, ayant perdu son objet propre, a perdu sa puissance intrinsèque d'inspiration, de noblesse, de force et d'union. En second lieu la langue, non seulement s'est appauvrie, mais de plus s'est contaminée au contact d'une langue

étrangère. Le voisinage s'imposant, le péril était d'autant plus grand que la politique et les affaires obligeaient à d'incessantes conversations entre Canadiens français et anglais. Faute d'instruction, le vocabulaire s'appauvrit et se gauchit. D'autre part, l'intrusion d'une foule d'expressions anglaises dans le langage courant et, dans la syntaxe, un détraquement de toute la langue par l'anglicisme devaient signaler la présence d'une autre langue avec la nôtre. (1934).

Le Père Latour. — Au soir d'une grande fête des Artisans Canadiens-français (sic) on m'a accordé l'honneur de faire une petite allocution... Depuis le matin, j'écoutais parler, et il me semblait que tout le monde parlait français. Depuis le matin, j'écoutais redire les bienfaits économiques de la Société des Artisans. Depuis le matin, j'assistais à une manifestation patriotique et religieuse, et il me semblait que toutes les âmes participantes étaient sincères.

En conséquence le soir je tirai cette conclusion : mettons fin à cette fête, car si elle dure nous ne pourrions plus désespérer !

Le Pèlerin. — Pour mieux paraître en laudateur des siens, le Père Latour croit de bon genre de charger la thèse de nos meilleurs maîtres. Mais en poussant la

thèse des autres au noir, vous la faussez, M. mon Père !

Après avoir inventé cette outrance, après avoir prêté à nos maîtres intellectuels cette attitude vous avez beau jeu de vous indigner de ce qu'ils veulent pousser notre peuple à la désespérance.

Les exagérations dont vous taxez bien gratuitement nos chefs signalent en réalité le diagnostic éclairé de nos maîtres incontestables. Vous oubliez volontairement le rappel qu'ils font sans cesse des raisons d'espérer autrement effectives que les vôtres. Ils les tirent de nos qualités ethniques, de l'exemple de nos ancêtres, de notre foi source éternelle de rédemption, de notre subconscience nationale, si je peux dire, ou de nos traditions de toutes sortes. Mais, n'est-ce pas sous leur égide que se sont fondés ou que travaillent avec un enthousiasme très peu révélateur des signes de la désespérance ou de l'agonie : les Jeune-Canada, les Jeunes Réformistes, les Jeunesses patriotes, des journaux comme les organes de l'A.C.J.C. : "la Jeunesse" ; de l'U.C.C. : "la Terre de Chez Nous" ; les bulletins des jocistes, des jécistes, etc. ; des revues comme l'Action nationale ou la Relève... voire un puissant mouvement politique dont on peut penser ce que l'on voudra, mais qui en se réclamant en particulier de Lionel Groulx semble en appeler au réveilleur de nos

plus belles énergies plutôt qu'à un funèbre sonneur de glas.

En affaiblissant la confiance que notre peuple éprouve pour ses vrais chefs, en jetant un doute empoisonneur dans son esprit vous ne réussirez qu'à briser l'élan qui le redresse, qu'à le dégoûter du travail de réfection auquel il consent enfin et dont vous l'invitez à se détourner sous le fallacieux prétexte, sous la fausse assurance que tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes.

Le Cardinal Villeneuve. — Sur ce continent où le travail intellectuel est dur et où l'américanisme utilitaire a fait tourner les plus fortes têtes, l'on n'a pas beaucoup pensé en profondeur.

Il en est qui s'en consolent. A quoi bon, pensent-ils, viser si haut ? Soyons modestes, agissons selon nos moyens... C'est la modestie des lâches et des obtus !

Il y a des bêtes que la lumière fatigue, par exemple les hiboux ; y aurait-il des esprits qui leur ressemblent ?

Le Pèlerin. — N'est-ce pas une grande injustice de présenter comme un appel au désespoir, de taxer d'âpreté et de dénigrement, une critique qui ne s'inspire que du plus pur patriotisme. Nos chefs intellectuels ont puisé dans leur amour pour leurs compatriotes le courage de leur

signaler leurs défauts pour qu'ils les corrigent, ou les difficultés du moment pour les stimuler noblement à les résoudre. En même temps ils n'ont cessé de rappeler tant de qualités qui distinguent nos gens et toutes les raisons que nous avons de croire au plus heureux des rétablissements (1934).

Le cardinal Villeneuve. — Qu'il me soit permis de vous exhorter à relire l'histoire écrite sur ces bords, et de vous recommander de la bien apprendre. Vous y trouverez des vertus si hautes, une noblesse d'âme si rare, des leçons si éloquentes, l'explication si claire de ce qui a fait de la Ville-Marie d'il y a trois siècles le Montréal d'aujourd'hui, que c'est là que vous puiserez, aux heures graves d'à présent, les maximes de sagesse et les redressements nécessaires pour l'avenir.

Mgr Camille Roy. — Il est difficile de parler de nos problèmes pédagogiques sans émouvoir parfois de bien vénérables susceptibilités.

Notre enseignement classique donne-t-il à nos jeunes gens la culture qu'il promet ? En d'autres termes, est-il chez nous ce qu'il doit être ?

Je réponds tout de suite, et sans hésiter : Non.

Notre enseignement classique n'est pas ce qu'il devrait être, il ne donne pas tout

ce qu'on en attend, et pour deux raisons : à cause d'une insuffisance du personnel enseignant ; et à cause de l'inhabileté de quelques-unes de nos méthodes, ou de nos routines...

Permettez-moi d'observer que si l'évolution de notre enseignement classique a été jusqu'ici trop lente, elle n'a fait que participer à l'évolution trop lente elle aussi de toutes nos institutions dans la province de Québec... en économie politique, en colonisation, en agriculture, dans le commerce, dans l'industrie. Et ce sont pourtant des politiques qui, en ces domaines et avec les fonds publics parurent manquer d'initiative. (juin 1935).

Le Pèlerin. — Essayons de marquer la ligne, la frontière où nos critiques veulent s'arrêter. Nous avons entrepris la tâche dangereuse — *incedo per ignes* — de signaler les défauts de notre culture générale pour provoquer à l'école des réformes absolument nécessaires. Cependant, malgré tout ce que nous relevons contre le parler français dans le Québec, il reste prouvé que nous ne parlons pas un patois. Nous revendiquons hautement l'authenticité française de la langue du Québec.

Nous confessons, sans fausse honte, la fatigue où l'ont réduite cent cinquante années de luttes douloureuses, d'isolement

bien involontaire, ou toutefois notre fidélité seule l'a sauvée de l'anéantissement. Pour l'observateur impartial, l'épuisement relatif qu'elle montre au retour de cette grande aventure double la gloire de son allure encore assez gaillarde pour se faire reconnaître sans peine par nos cousins de France étonnés et satisfaits de la retrouver au poste, obligés de donner à cet enfant perdu et retrouvé les témoignages mérités de son héroïque persévérance ! Notre langue est quelque peu défraîchie ? Oui, comme le soldat de retour du front : mais elle rentre en triomphe, les traits plus accusés par la lutte, racée à souhait, la démarche assez "vieille noblesse" pour mériter les applaudissements des connaisseurs... les vrais !

Mais précisément noblesse oblige. Et si grandiose que soit la boue que l'on rapporte de la tranchée, il n'est jamais venu à la pensée du héros qui en est couvert de la garder toujours. Si elle est un signe passager de ses souffrances, de ses luttes et de son courage, elle est aussi un outrage à sa beauté humaine qu'il se hâte de recouvrer. Il dépose ce voile qui empêche de voir sur sa figure le rayonnement de son âme. Emprasons-nous donc de restituer à notre langue aimée toute la beauté de son visage en la débarrassant des scories dont elle s'est couverte à tra-

vers nos combats, nos misères, nos abandons et quelques persécutions. (1928).

Le Père Latour. — En vain, des centaines et des milliers de Canadiens-français (sic) passent-ils en France chaque année et se retrouvent-ils là-bas comme à leur propre foyer, pour autant que la langue est concernée.

En vain, des milliers de Français voyagent-ils parmi nous et admirent-ils comme les Cardinaux de France, notre beau parler.

En vain, les délégations les plus marquantes et les plus officielles nous rendent-elles des témoignages individuels et collectifs des plus élogieux.

En vain, (sic) dois-je redire, puisque c'est entendu (il faut que ce soit entendu) le français est mort ; et là où il vit encore, c'est parce qu'il va mourir. (sic)

Le Pèlerin. — Et voilà pourquoi votre fille est muette. Sous prétexte de faire renaître la confiance vous tuez la confiance.

Si la France par ses cardinaux et ses illustres délégués fait compliment aux Canadiens français non pas seulement d'avoir sauvé leur langue des plus douloureuses péripéties, mais encore de la parler en beauté avec une précision intacte : pourquoi, dans ce cas, écouterait-ils

ceux qui les invitent à repolir leur parler en le débarrassant de prétendues scories qui le ravaleraient... au rang de petit nègre.

Georges Langlois. — L'une des causes de notre médiocrité, et dans tous les domaines, c'est précisément l'absence totale de critique.

Le Pèlerin. — Prenez-en pour votre grade, M. mon Père !

Le Père Latour. — Pendant plus de cent ans les Canadiens-français (sic) ont été seuls à conserver et à protéger leur langue au milieu d'une population anglophone toujours croissante et maîtresse de tous les pouvoirs.

Ariel. — Les milliers de candidats qui sollicitent les suffrages — en la vie moderne, il y en a toujours au tournant de chaque heure, — dont le crâne est souvent vide comme un grelot, sont à la recherche de la formule sonore et creuse, comme leur grelot de crâne.

Robert Charbonneau. — La première chose à faire, ce serait de rendre à la masse le goût de la vérité. (La Relève, mars 1936).

Ariel. — Ce qui presse davantage ce serait de "désenrhumer" l'intelligence enchifrenée de certains de nos coryphées !

Le Père Latour. — Nous parlons enco-

re français ! C'est merveilleux, inouï, je vois là une forme du miracle canadien-français et j'y trouve une excellente raison pour ne pas désespérer.

Le Pèlerin. — Ces propos saint-jean-baptistards, vrais et légitimes, font sans doute du bien à notre peuple. Il n'est pas mal de les lui servir de temps à autre. Mais, de la part de "certains" bacheliers, en prendre prétexte pour camoufler toutes les déficiences dont nous souffrons actuellement, c'est proprement une indigne tromperie.

Dans notre Québec nous avons beaucoup trop de farceurs pour le peu de monde que nous sommes !

Frère Marie-Victorin. — Nous sommes des lâches si nous acceptons de mourir d'étranglement ou d'inanition.

Il me semble que l'heure est propice, propice autant que grave, l'opinion publique est alertée sur une foule de sujets. Elle est peut-être préparée à comprendre que, au strict point de vue patriotique, la grande partie se joue autour de nos universités.

Le Père Latour. — Il y a cinquante ans, la masse des habitants canadiens-français ne savaient ni lire, ni écrire, à peine pouvaient-ils signer leurs noms. Aujourd'hui presque tout notre monde est au-dessus du cadre des illettrés.

Caliban, (en bon papa, installe son fiston en voiture de chemin de fer, en route pour le collège). — Bon, tout est correct ?

Lanturlu (ledit fiston, retour des vacances). — Oké !

Baptiston (un confrère). — Quiens, te vlà, toé ? Viens tusuite t'assir avec moé, icitte ! Pousse mes guénilles de dlà ; sacre-les là-bas, pi écrases-toé ! On va aoir some fun. J'sé pas l'guiâbe ousqué Titur ?

Ariel. — Oh, mes oreilles ! Oh ! ma tête ! Oh, les bouches vulgaires. Quelle différence avec le langage absolument convenable de presque toutes les jeunes filles.

Educateurs, qui ciselez la statue de demain, arrangez-vous donc pour ne pas rougir de votre œuvre. Mettez-y non seulement votre cœur, mais votre intelligence, vos sanctions, les trucs de pédagogie et tout ce que l'amour des jeunes et de la patrie doit vous inspirer. N'oubliez pas qu'ici surtout on juge de l'arbre à ses fruits, et que la parole incorrecte indique un fruit piqué. (cf. Bulletin paroissial de mars 1936).

Frère Marie-Victorin. — Nous avons eu d'abord à revêtir la cagoule noire du pessimisme, à désabuser brutalement ceux de nos compatriotes qui croyaient honnêtement à la perfection de nos institutions... à les convaincre du fait que nous étions

en carence presque totale. Notre vénéré Cardinal, en l'affirmant, nous a naguère rendu une liberté d'expression dont nous n'avons pas fini de le remercier.

Le Père Latour. — *Les visiteurs (cardinaux de France ou ses délégués les plus marquants) vous affirment que vous parlez bien, très bien ; mais, vous, vous tous, vous savez que vous parlez mal, très mal. On vous l'a tellement dit que vous ne pouvez croire autre chose.*

Le Pèlerin. — Le ridicule que vous essayez de jeter sur de beaucoup plus grands que vous — parce qu'ils sont sincères, eux, et qu'ils ont tout de même donné la preuve de leur illustre compétence — ce ridicule tient tout à la fois de la profanation et de la bouffonnerie.

Frère Marie-Victorin. — Nous avons déjà perdu de grandes batailles économiques. Si nous laissons périr ou végéter — c'est tout un — nos foyers de culture, nous ne sommes plus rien, et nous sommes mûrs pour la lyse totale.

Pangloss. — Quel pessimisme !

Ariel. — Mon pauvre Pangloss, vous croyez promener le flambeau de l'optimisme, c'est un éteignoir que vous tenez.

Abel Bonnard. — Quel est l'ennemi, le monstre dangereux ? C'est l'optimisme ! Il y en a un bon et un mauvais.

Dans l'action, il y a deux temps. Le premier temps : vous examinez les circonstances, vous choisissez votre plan. C'est le temps d'un certain pessimisme. Faites attention. Soyez prudent et circonspect. Ne méprisez pas les difficultés. Napoléon dressant son plan était ainsi. Ceux qui, avant d'engager l'action, sont tout de suite assurés du succès, échouent péniblement. Que fait l'optimiste ici ? Il brouille tout. Il chante victoire au lieu de penser ; il croit annuler les périls en refusant de les voir. Aussi, devant le désastre il passe sans transition de l'infatuation à l'épouvante. En vérité, il faut mesurer les difficultés. Le deuxième temps : ces préliminaires posés, se dresse l'homme d'action. On le reconnaît à sa virilité d'esprit. Inspiré par l'étude de la réalité, il a le courage et l'audace d'aller jusqu'au bout de ses idées.

Albert Sorel. — Les optimistes sont des gens dangereux et féroces.

Jean-Jacques Rousseau optimiste, prépare la Révolution et Robespierre, Lénine, optimistes, la font.

S. Vincent-de-Paul, pessimiste, fonde l'hospice des enfants trouvés et les Sœurs de la charité.

Jean Picard. — (*Revue des Livres* avril 1936) Dans vingt-cinq ans, peut-être moins encore, nous aurons accumulé un

formidable dossier de notre dégringolade spirituelle, de l'école primaire à l'université, en passant par les écoles spécialisées et les autres domaines de l'intellectualité. En attendant, nous sommes une fois encore conviés à la grande procession de la Saint-Jean-Baptiste. Et le Gouverneur, un écrivain anglais, lui, au spectacle de notre défilé se remémorera la parole des vaincus à l'Empereur romain: "César, ceux qui vont mourir te saluent".

Ariel. — Vous avez quelque chose à faire. Le mieux ce serait d'agir. Il faut même vous hâter. Il y a des signes dans le ciel. Encore un peu de temps et, dans la salle du banquet, où les uns se prélassent et les autres ramassent les miettes au lieu de s'entendre pour faire maison nette, la main invisible tracera sur le mur: Mané, Thecel, Pharès. Et tout sera consommé!

Frère Marie-Victorin: Et si nous avons un sursaut, les sages (!) nous disent: "Taisez-vous, pour l'amour du ciel, il ne faut pas irriter ceux qui tiennent la bourse". Notre génération est sacrifiée.

Ariel. — Il n'y a pas chez les Canadiens français de puissance constructive: l'ambition généreuse de toute une nation de réaliser ses rêves. Unanimentement catholique, d'être l'apôtre de son catholi-

cisme; patriote, de se sentir agiter par son génie, amoureuse de sa langue, inspirant des chefs-d'œuvre à ses écrivains, applaudissant ses artistes, rude à vouloir concourir avec tous ses rivaux.

Le Pèlerin. — Et pourtant, mon cher Ariel, cette orientation de notre peuple vers un idéal catholique et canadien-français existe.

Vous n'avez pas le droit d'oublier nos innombrables vocations religieuses où se recrutent le personnel de notre ministère paroissial, de l'enseignement à tous ses degrés et de nos admirables œuvres de charité. Quel est aujourd'hui, sur la terre toute entière, oserais-je dire, le pays qu'ignorent nos missionnaires? C'est l'attestation magnifique de notre foi unanime.

Je ne veux pas entreprendre ici de vous décrire notre effort d'"écriture" depuis une dizaine d'années ou plus. Philosophie, histoire, sciences sociales et politiques ont été explorées par les nôtres avec talent. La poésie et le roman ont eu leurs fervents essayistes. La Revue de l'Université d'Ottawa, L'Action nationale, La Revue trimestrielle, le Canada français, la Revue dominicaine nous signalent à l'attention avec honneur.

En remontant moins loin le Père Latour nous aurait marqué ces raisons "ac-

tuelles" de ne pas désespérer, plus pressantes que les siennes et plus ad rem.

Mais en dehors de ces groupes, vite spécialisés, quelle est la mesure de la vie catholique de notre peuple et même de son élite? Et quelle est la qualité et par suite l'efficacité de ses réactions nationales et patriotiques? Est-il possible de tenir pour nulle l'enquête de la Revue dominicaine en 1934 en réponse à la première question, ou l'enquête de l'Action nationale de la même année en réponse à la deuxième question.

Dans l'une et l'autre revue les enquêteurs ont été nombreux et de premier aloi.

En les ignorant le Père Latour nous donne à mal penser de sa documentation ou de sa façon de discuter un si grave problème.

Alfred de Vigny. —

Enfants, fils des héros disparus, fils
des hommes
Qui firent mon pays plus grand que
les deux Romes,
Et qui s'en sont allés dans l'abîme
engloutis,
Vous que nous voyons rire et jouer
tout petits,
Sur vos fronts innocents la sombre
histoire pèse:

Vous êtes tout couverts de la gloire
française.
Oh! quand l'âge où l'on pense, ou l'on
ouvre les yeux
Viendra pour vous, enfants, regardez
vos aïeux
Avec un tremblement de joie et
d'épouvante.
Ayez toujours leur âme en votre âme
vivante.
Soyez justes, vaillants, généreux entre
tous.
Car vos noms sont si grands qu'ils ne
sont pas à vous.
Tout passant peut venir vous en
demander compte.
Ils sont notre soutien dans nos moments
de honte,
Dans nos abaissements et dans nos
abandons.
C'est vous qui les portez, c'est nous qui
les gardons.

Victor Hugo. —

Ceux qui pieusement sont morts pour la
patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule
vienne et prie.
Parmi les plus beaux noms, leurs noms
sont les plus beaux.
Et comme le ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en
leur tombeau.

II

ETIAGE ECONOMIQUE

Le Père Latour. — Que penser de notre vie économique actuelle?

Pour ne pas désespérer (!), je considère la pauvreté et la misère des Canadiens-français (sic) en 1760,... (!)

Lustukru. — Non, mon Père, je ne l'eusse pas cru que vous exploitassiez avec une telle persévérance la sentimentalité historique.

Le Père Latour. — ...L'abandon dans lequel ils ont vécu, pauvres colons séparés violemment (!) de la Mère-Patrie, et persécutés (!) — quoi qu'on dise — par les nouveaux maîtres. Chers habitants (!!) canadiens-français, il leur a fallu tout reprendre, tout reconquérir. Ils étaient décimés vingt fois par la guerre et le retour en France (?) des bourgeois et des nobles: la fidélité conjugale et l'héroïsme des mères ont repeuplé, reconquis le Canada (!!!).

Le Pèlerin. — Depuis le déluge, mon Père, il s'est passé bien des choses, et

quelles qu'aient été les péripéties douloureuses de notre histoire ou les évolutions glorieuses de nos ancêtres, il s'agit de savoir si nous sommes "actuellement" dans la dèche? s'il faut battre notre coulepe sur la poitrine des autres? ou sur la nôtre?

Pangloss. — Oui! pour désespérer?

Le Pèlerin. — Que non pas: pour stimuler... et battre le rappel de toute une nation.

Le cardinal Villeneuve. — Reconnaissons-le, notre bilan est lamentable, et, pour peu que ça dure, il sera bientôt désespéré. Inertie, snobisme et aventure, aveuglement et lâchage y concourent énormément.

Edouard Montpetit. — Notre vie économique, notre économie nationale, n'existe pas, ou si peu. Cependant elle apparaît comme l'arme indispensable à notre survivance.

M. J.-H. Marcotte. — Ça va mal! notre groupement est en décadence manifeste.

Le cardinal Villeneuve. — L'anglicisation, l'américanisation surtout nous rongent comme une vermine, et vous laissez faire: journal, cinéma, radio, sports, modes, relations, langage, habitudes de vie et conscience: observez bien, tout cela

change, tout cela est changé et nous laissons faire, et "nous croyons que de ce train nous allons durer".

M. Athanase David. — J'ose affirmer qu'à moins d'un effort, suivi et constant, de nos compatriotes, dans cinquante ans, notre prestige et notre influence seront nuls.

L'abbé Lionel Groulx. — Y a-t-il une raison fatale pour que, étant 2,500,000 Canadiens français dans le Québec, toutes les grandes affaires, toute la haute finance, toutes les compagnies d'utilité publique, tous nos pouvoirs d'eau, toutes nos forêts, toutes nos mines appartiennent à une minorité de 300,000 individus?

M. Victor Barbeau. — Nous sommes un peuple de prolétaires, des manœuvres, de la chair à usine.

Pangloss. — Vous désespérez, M. Barbeau?

M. Victor Barbeau. — Désespérer? Si cette pensée m'avait seulement effleuré, je n'aurais jamais entrepris de recenser notre misère.

Le Père Latour. — On veut compter tout ce que nous avons perdu? Je n'y vois aucun mal; j'y vois plutôt beaucoup de bien, à la condition qu'en regard de nos pertes, nous placions ce que nous avons gagné.

Le Pèlerin. — M. mon Père, c'est tout le contraire qu'il faut dire: si vous voulez vous rendre compte de l'état actuel de notre vie économique, il faut, en regard de ce que nous avons gagné, établir nos pertes actuelles.

Pangloss. — Pour désespérer?

Le Pèlerin. — Nullement. Pour établir de façon intelligente, la seule qui vaille, le départ d'un prompt et solide rétablissement.

Le Père Latour. — La province de Québec, c'est trois fois grand comme la France. Pensons donc à ce fait! en 1760 la province de Québec ne nous appartenait pas. Les Canadiens-français (sic) n'étaient pas assez nombreux pour en être propriétaires. Nous avons donc conquis un pays trois fois grand comme la France. (sic)

Ariel. — La formule, hélas! La formule! Que l'on y regarde de près, tous les sots qui ont voulu mener le monde n'ont pas fait autre chose que de remplacer la réalité par la formule, la pratique par la théorie, la vérité par la chimère, le possible par l'absolu; enfin, ils ont apporté dans la vie active les habitudes du pédantisme et la recherche métaphysique, et je ne sais quelle logique rigoureuse. Combien n'étaient que des pédants fanatiques! Ils ont tous leurs

doctrines et leurs arguments mirifiques; les cervelles de travers sont prodigieusement fertiles en construction de ce genre. En vérité, méfiez-vous des prestiges de la formule.

M. Victor Barbeau. — Une poignée d'entreprises commande toute la vie économique de notre province. Féodalité sans âme, sans cœur, elle tient en servage presque toute la population. Elle dicte nos goûts, règle nos besoins, ordonne nos plaisirs, manœuvre notre politique, façonne notre âme..., vicie notre langage.

Pangloss. — Bigre de bigre, je vous y prends, cette fois. Ce noir tableau a toutes les ombres de la ruine, sinon de la mort. Monsieur, vous désespérez, le Père Latour le dit!

M. Victor Barbeau. — Je m'incline à l'avance devant les critiques fondées que l'on pourra m'adresser. Mais, à l'avance aussi, je refuse de saluer la bêtise si omnipotente qu'elle soit.

Quoiqu'ils échappent à notre soi-disant élite, il y a des signes dans le ciel. Les temps nouveaux vont venir. Notre peuple n'aura pas souffert en vain!

Le Père Latour. — Après 150 ans, nous sommes les maîtres de la province de Québec (!). Nous avons notre gouvernement provincial, nos gouvernements mu-

nicipaux, notre système scolaire, notre système bancaire.

M. J.-H. Marcotte. — A Montréal, au moins trente pour cent des Canadiens français chôment. Dans le Québec, 100,000 jeunes gens désespérés sont prêts à émigrer. Dans une proportion formidable, notre population est formée de gagne-petit, de salariés, de valets des étrangers. Au point de vue moral, sommes-nous plus avancés?

Le Pèlerin. — L'organisation nationale de notre économie est à peu près inexistant. La fortune, selon les pratiques du crédit moderne, s'administre et se multiplie par les banques, les compagnies d'assurance et les trusts ou fiducies. Nous sommes les quatre cinquièmes de la population dans le Québec et le tiers pour tout le pays. Cependant nous n'avons que deux banques sur dix dans tout le Canada, nous avons quatre compagnies d'assurance-vie sur vingt-huit. Et sur 122 compagnies de prêts nous en comptons sept au plus. Des statistiques suffisamment plausibles établissent que la fortune canadienne-française est bénévolement confiée dans la proportion des 4/5 de notre avoir aux compagnies anglaises qui en tirent profit à notre exclusion.

Qui va s'en émouvoir?

Quelques patriotes qui crient dans le désert. Malgré les sarcasmes du Père

Latour, l'attention est alertée. Les jeunes s'orientent vers les études du haut commerce. Les chambres de commerce, les jeunes avocats de Québec, de Montréal s'éclairent auprès des Groulx et des Barbeau et s'apprêtent à donner de toute leur intelligence et de toute leur volonté! (1934)

Le Père Latour.—*Nous avons nos lois, nos juges, nos financiers, nos administrateurs, et, pour nous représenter à Ottawa, nous avons des hommes capables de soutenir la comparaison avec tous les plus illustres représentants des autres provinces.* (1935)

M. Victor Barbeau.—*La tartuferie, la pleutrerie essaient de nous cacher les plaies par lesquelles saigne notre vie.*

Le Pèlerin.—*La comparaison de notre élite avec celle des autres races avec qui nous vivons nous laisse sans jalousie. Sur tous les terrains — politique, financier, commercial, littéraire ou social — partout... les succès les plus honorables ont manifesté comme les nôtres sont doués. Nous avons nos familles riches... nous avons plus haut nos littérateurs, nos poètes, nos artistes, nos publicistes, nos chefs religieux ou politiques... au moins les pairs de ceux qu'applaudissent nos compatriotes d'autres langues.* (1928)

M. Edouard Montpetit. — Nous sommes trop vite satisfaits de nous-mêmes!

Le Pèlerin. — Les Allemands se gardent bien de réfuter la défaite de 1918 par le "souvenir" de la victoire de 1870. Les Allemands ne se laissent pas hypnotiser par des formules et encore moins s'imaginent-ils consoler ainsi tout leur peuple. Au contraire c'est par la vue pessimiste de leur défaite en 1918 et de ses conséquences humiliantes qu'ils excitent l'immense horde germanique à réagir, à consentir tous les sacrifices pour préparer leur relèvement éclatant et assurer leur victoire prochaine.

Le Père Latour. — Et nous avons conquis tout cela..., gagné tout cela, malgré le flot d'une inondation d'immigrants opposés de fait, sinon toujours d'intention, à notre vie économique canadienne-française.

...malgré cette série épouvantable de famines et de dépressions qui forcèrent des centaines de milliers de Canadiens-français (sic) à s'exiler aux Etats-Unis.

...malgré l'emprise et le pouvoir fascinateur de la richesse anglaise, laquelle, hélas! entraîna bien des nôtres à l'apostasie nationale.

L'abbé L. Groulx. — Vous êtes forcé d'admettre qu'il n'y a de peuple et d'Etat viables, maîtres de leur destinée, que

l'Etat et le peuple maîtres de leur vie économique.

Il me sera permis de ramener l'autonomie économique d'un peuple à la possession de ces trois sources capitales de richesse :

Un patrimoine national, je veux dire un sol et un sous-sol fructifiant principalement pour les nationaux ;

Un travail dirigé principalement par les nationaux et fructifiant principalement pour eux ;

Le fruit de ce travail, c'est-à-dire le salaire, l'épargne, restant principalement aux mains des nationaux et fructifiant pour eux.

Ces trois conditions de l'autonomie économique se réalisent-elles pour nous ?

C'est un lieu commun, n'est-ce pas, que de parler de notre déroute économique.

Le Père Latour. — *Il n'y a qu'une richesse qui ne trompe pas, c'est la richesse du sol. Pour ne pas désespérer, je songe que nous sommes maîtres du sol.*

L'abbé L. Groulx. — Notre patrimoine national — sol, sous-sol, forêts, forces hydrauliques, mines, etc. — ne figure pas au chapitre de notre propriété ni ne capitalise pour nous.

Dans l'exploitation maintenant des richesses nationales, rarement nous tenons les rôles de chefs, de patrons, et les grands employeurs ne sont pas en général de notre côté. Notre main d'œuvre ne travaille pas principalement pour nous. Rarement comptons-nous les gros salariés...

Enfin, j'affirme que notre épargne n'a pas pris l'habitude de rester, pour la plus grande part, entre nos mains. Commerce, banques, compagnies d'assurance, compagnies d'utilité publique, compagnies de prêts, de finance, magasins, épiceries, institutions de toute sorte où nous comptons pour rien ou pour peu de chose, happent cet argent au passage...

Le Père Latour. — *Lorsque j'entends exalter les qualités anglaises d'ordre, d'affaires, de domination, de "supériorité", pour ne pas désespérer je songe que les Canadiens-français (sic) ont triomphé de toutes les difficultés économiques (sic) dont jamais ne triompha aucun peuple de l'histoire.*

L'abbé L. Groulx. — Bref, de notre propre domaine, de notre propre travail, de notre propre épargne, nous bâtissons notre servitude économique. Notre régime économique actuel, loin de fournir un appui à notre survie culturelle ou nationale, constitue pour elle un danger menaçant.

Le Pèlerin. — Voilà percée votre baudruche, M. mon Père. Apercevez, si vous en êtes capable, la vanité de votre éloquence.

Le cardinal Villeneuve. — Je ne redoute pas outre mesure le scandale de la vérité.

M. J.-H. Marcotte. — Les directives nationales qui nous viennent de S. E. le cardinal Villeneuve et de M. l'abbé Groulx sont imbues de désintéressement, de justice, de charité.

Le Père Latour. — De nos jours on répète encore de pareilles prophéties!

M. Victor Barbeau. — Vous vous rebiffez? Vous vous indignez? Tant mieux si je vous pique dans le gras, tant mieux si je crève votre suffisance... Votre sérénité m'agace, votre optimisme m'exaspère. Mais sortez donc de votre coquille, oubliez vos manuels, laissez vos à peu près. Réagissez, que diable!

Le Père Latour. — Et nous avons conquis tout cela, gagné tout cela, malgré que, à des intervalles réguliers, on ait prêché aux Canadiens-français (sic) qu'ils luttaient inutilement, qu'ils ne pourraient pas toujours résister, qu'ils s'épuisaient en pure perte, que finalement ils perdraient leur vie propre et seraient absorbés dans la vie économique de l'empire.

Le Pèlerin. — M. mon Père, vous avez bâti votre thèse avec une improbité déconcertante. L'inconscience seule vous sauve d'en porter toute la responsabilité.

Mais, Monsieur, quel lutin vous poussait de parler quand même, puisque le problème vous échappait totalement. C'est après vous que l'abbé Groulx a prononcé sa conférence sur "l'économique et le national"; après vous que Victor Barbeau a publié la "mesure de notre taille"! Parlant auparavant, c'était pour vous l'occasion de manifester votre compétence et que vous aviez étudié les données du problème!

Le cardinal Villeneuve. — L'abbé Groulx n'a-t-il pas assez révélé quelques causes de nos insuffisances dans une page d'histoire qui fait pleurer?

André Siegfried. — Pourrez-vous subir, comme vous le faites, l'américanisme économique et rester de culture française?

L'abbé Groulx. — S'il m'arrive de penser qu'un diagnostic franc, impitoyable, est au principe de toute guérison, et si je me refuse à l'optimisme des naïfs, des endormeurs et des superficiels...

Le Pèlerin. — Mon Père, à bon entendeur, salut!

L'abbé L. Groulx. — ...pour le reste, j'ai bien l'honneur de vous faire savoir

que personne ne me prendra jamais ni mon espoir ni ma foi.

Le cardinal Villeneuve. — En voudra-t-on à mon apparence de pessimisme? Je me défends de tout pessimisme. Non, j'ai voulu restituer l'idéal à sa juste hauteur, pour mieux stimuler les efforts. Je sais bien que nous sommes un petit peuple; que nous avons vécu des siècles de combat et de misère; que nous avons peu de fortune. Mais je sais encore que si l'or nous a fait défaut, le cœur ne nous a jamais manqué. Nous avons le soleil du catholicisme à nous. Avons-nous le droit de nous soustraire à cette influence civilisatrice, à notre mission doctrinale, à pareil apostolat de la race française en Amérique? Je ne le crois pas. Non, mille fois non. (1934)

Le Père Latour. — *Pour ne pas désespérer, songeons (!) donc un peu (pas longtemps cela n'est pas nécessaire — sic) au chemin parcouru, aux obstacles surmontés, aux ennemis chassés, aux droits reconnus (?), au sol conquis...*

Le Pèlerin. — Laissez-moi rire de cette inondation verbale!

Le Père Latour. — ...à la misère vaincue...

Le Pèlerin. — Et l'exode canadien-français... et le chômage... M. mon Père?

Le Père Latour. — ...à l'aisance modeste encore...

Caliban. — Je te crois!

Le Père Latour. — ...mais générale, de nos habitants!

Le Pèlerin. — C'est M. Albert Rioux qui va être enchanté autant qu'étonné de cette étonnante nouvelle!

M. Victor Barbeau. — En 1894 nous avions le petit et le moyen commerce, les maisons en gros de produits alimentaires, quelques banques prospères. Mais, tout comme à cette heure nous n'avions ni grands magasins, ni grandes banques, ni haute finance, ni grande industrie.

Avertis par Gérin-Lajoie avons-nous réagi? Loin qu'il en soit ainsi, nous nous sommes enfoncés davantage dans la routine, l'improvisation, l'ignorance. Nous sommes rendus à l'extrême limite.

Le Père Latour. — Depuis ce matin (!), j'écoute redire les bienfaits économiques de la société des Artisans.

Le Pèlerin. — Quand le roi a bu, toute la Pologne est ivre! Ab uno, disce omnes.

M. Victor Barbeau. — En 1905, Errol Bouchette tourmenté par ce rêve magnifique de l' "Indépendance économique du Canada français" écrivait que le groupe français du Canada était "tombé

économiquement au dernier rang des groupes canadiens”.

Chefs, qu'avez-vous fait de nous? Politiciens, éducateurs, mentors de tout poil, barbes jeunes et vieilles, présidents de sociétés patriotiques, vous tous, anesthésistes patentés, parasites du passé, optimistes béats, éteigneurs de réverbère, élite efflanquée et dérisoire, hommes d'affaires et financiers invertébrés, où sont, dites-le moi, où sont vos œuvres?

Le Père Latour. — *La confiance nous manque parce que trop de prophètes de malheur, trop de pessimistes avérés l'ont effritée!*

M. Victor Barbeau. — Qu'est-ce que tout cela en vérité, nous dit le Père Latour, chargé par la Saint-Jean-Baptiste de se gargariser des “raisons que le Canada français a de ne pas désespérer”? Vous les connaissez ces raisons? Des raclores de lieux communs, des relents de rhétorique... A l'heure précise, où nous sommes asservis aux Anglo-Saxons au même degré que les nègres..., un bonimenteur appelle les applaudissements sur nous, fait étalage de notre nudité et anathématise les pauvres bougres qui refusent d'abdiquer le droit de voir, le droit de penser et le droit de parler... Le ciel vomira les tièdes et notre peuple doit aussi les vomir.

M. J.-H. Marcotte. — Osons! on ne peut abâtardir quelques millions d'individus. Nous personnifions, en terre d'Amérique, un Credo et une civilisation, nous y sommes, nous y resterons! Un avenir brillant nous attend. Il s'agit de le vouloir intelligemment par une solide éducation économique.

Madame Black (député du Yukon). — Messieurs les Députés ne mettent pas, en général, assez de sens commun dans leurs délibérations. Il y a trop d'esprit de parti.

Le Pèlerin. — Eh! Madame, vous n'êtes pas sans savoir que le bon sens est la chose la plus rare au monde. Tant de discussions ne se prolongent que faute d'être soutenues avec la loyauté du bon sens et un peu d'esprit... tout court!

III

SENS PATRIOTIQUE

Le Père Latour. — Ah! chez nous, le sentiment du vaincu, du colonial, du paria, la honte du parent pauvre, ignorant et abandonné, dégénérèrent bientôt en une gaucherie, une gêne, une timidité, un besoin de se faire pardonner son existence. Les habitants des campagnes et des villes, admirateurs des envoyés de la fière Albion, se façonnaient une âme faible, hésitante, timide, portée à l'effacement, facile aux concessions, contente des positions de second plan, peureuse des responsabilités, dépourvue de confiance en elle-même, remplie d'admiration pour les étrangers, surtout pour les Anglais.

Pangloss (stupéfait et scandalisé). — Mais, mon Père, vous désespérez?

Le Père Latour (halluciné). — Pour ne pas désespérer je me dis:

Encore aujourd'hui, le nom canadien-français pour le monde entier, représente-t-il une grande valeur?

Pourquoi alors serait-on surpris de ne pas trouver chez le Canadien-français (sic), un sentiment vif, fécond, fort de fierté patriotique ?

Pour ne pas désespérer, je me dis : le moribond Canadien de jadis, il fallait l'empêcher de mourir avant d'en faire un lutteur, un patriote, un conquérant...

Le Pèlerin. — Vos raisons de ne pas désespérer présentées sans contrepartie agissent comme des raisons puissantes de désespérer !

Le Père Latour (très agité). — Pour ne pas désespérer, je me dis :

Notre pays n'est plus à nous, mais il reste notre âme, et notre âme est canadienne-française. Malheur à quiconque se moque de la race, de notre zèle, de nos sacrifices. Ma race, c'est mon sang, c'est mon esprit (?), mon cœur, mon âme, ma vie, ma famille, mes ancêtres, leurs travaux, leurs souffrances, leur gloire. Ma race, c'est moi (sic) et tout ce que je suis (??). Et mon âme est à moi, Canadien-français ! (trismic)

Le Pèlerin. — Exemple tragique de viande creuse !

Le Père Latour. — Ce que je vais dire est effarant, épouvantable...

Le Pèlerin. — Ce n'est pas si nouveau que vous pensez, mon Père, et c'est plus vrai que vous ne le croyez...

Le Père Latour. — Nous n'avons guère de patriotisme, parce que nous n'avons guère de patrie!

Nous habitons un pays qui appartient à un autre, un pays qui peut-être n'appartiendra jamais au Canadien-français (sic).

Le Pèlerin. — En effet, mon Père, vous avez parfaitement réussi. Vous tenez royalement votre gageure, vous venez de dire quelque chose d'effarant et d'épouvantable. Et comme il arrive presque toujours avec vous, c'est effarant précisément pour les raisons dont vous ne vous doutez pas.

Comme dans un fourre-tout, vos formules contiennent trop de choses disparates. Il faudrait y mettre de l'ordre. Ne pas retirer ce que l'on a concédé, ne pas contredire ce que l'on a affirmé. Mais pour cela il faut avoir appris à distinguer: c'est le geste de l'esprit cultivé. Alors...

En vérité, mon Père, vous abusez des prestiges de la formule, de la sonorité du piano, et de l'inattention d'un public sans ironie!

Les Canadiens français, dans le Québec, ont tous les droits de la souveraineté "intérieure". Ils n'ont pas la souveraineté ou l'indépendance extérieure,

sauf pourtant quant à leurs relations de commerce avec les étrangers.

Eh! bien, après cela, prétendez-vous que, sans patrie, les Canadiens français sont des tsiganes sur le sol canadien?

L'abbé L. Groulx. — Demandée par nous, la Confédération a été faite pour nous...

Et nous l'avons demandée pour des motifs d'ordre moral, c'est-à-dire d'ordre national et spirituel: la survivance de notre langue, de notre culture, de nos traditions historiques, juridiques, religieuses. Ce qui exigeait une certaine autonomie politique et nationale.

Cette forme fédérative de l'Etat canadien impliquait la résurrection politique et nationale de notre province avec l'acquiescement unanime des contractants. Il s'ensuit, qu'en 1867, il fut agréé unanimement que cette province constituerait, dans le cadre de la Confédération, un Etat national, un Etat français. Enfin à cet Etat français vous concédez le droit à tous les organes d'un Etat viable...

Le Pèlerin. — Vous voyez, mon Père, la complication de tant de problèmes que vous nous présentez comme la simplicité même. Et les solutions simplistes que vous en avez données nous inviteraient à nous détourner de votre personne

comme on évite un enfant trop bavard, si vous n'occupiez au palier de notre enseignement le rang du maître des maîtres. Et ceci empêche qu'on vous laisse parler plus longtemps avec cette outrecuidance, agir davantage avec ces sans-façons, sans la réplique qui manifeste hautement que quels que soient nos problèmes ardues et angoissants, quelle que soit la tragédie du moment, nous avons d'autres maîtres, certes, évêques, politiques, pédagogues, écrivains, financiers, toute une jeunesse montante qui affermissent nos justes et solides espoirs.

Le Père Latour. — *Canadiens-français (sic), nous nous sommes battus pour le Canada, mais chaque fois c'était pour le garder, non pas à nous, mais à l'Angleterre.*

Le Pèlerin. — En 1534 Jacques Cartier découvre le Canada. Avec lui et après lui les Français sillonnent notre pays en tous sens, le jalonnent de ces croix de chemin qui marquent notre patrie du signe de la rédemption et de la vaillance, ils scellent leur prise de possession du verbe français: au nom du Christ et du Roy de France.

Puis nous restons, nos ancêtres nous représentant bel et bien, de 1534 à 1763, les seuls apôtres et les seuls fondateurs au pays, suscitant partout des églises et des écoles, marquant le pays nouveau à

notre effigie: tout le Canada apparaissant ainsi catholique et très Nouvelle-France.

En 1760, à la prise du Canada par les Anglais, il y eut pour nos Pères un moment de stupeur! Devait-on accepter définitivement de devenir des Anglais et d'être plus gênés dans la pratique d'une religion que l'on aimait comme le meilleur de soi-même?

Il y eut des défaitistes, et au rang des meilleurs. Tout compte fait, il resta soixante mille Canadiens retranchés au pays dans leur volonté de garder ce qui leur appartenait et au besoin de le défendre... L'attaque vint bientôt... Aussi longtemps qu'elle se fit nette et précise, brutale et puissante et pleine d'arrogance, aussi longtemps la réaction canadienne fut-elle unanime.

La qualité de l'effort adverse éclaire les Canadiens sur la valeur de cet héritage de foi et de culture française qu'on veut leur enlever, et les rallie tous dans la résistance. Sous la conduite des Briand, des Plessis, des Bédard, des Morin, des Lafontaine, le refus fut unanime de se laisser protestantiser, et tous réclamèrent avec une égale fierté le droit de se gouverner.

Ce fut long... jusqu'à ce qu'enfin les Anglais, ayant appris de nous les liber-

tés que portait leur système parlementaire, comprirent à l'accent d'un Lafontaine, qu'on n'éteint pas sa langue sur les lèvres brûlantes d'un Canadien français ni qu'on l'empêche d'adorer son Dieu librement.

En somme, il faut constater que n'ayant à compter que sur eux-mêmes, l'aventure tragique de leur passage sous la domination anglaise valut à nos pères de faire leur première expérience dans l'art de se conduire soi-même.

Ils furent obligés d'analyser leur héritage catholique et français et d'en évaluer la richesse, ils eurent d'importantes décisions à prendre comme peuple, ils apprirent à serrer leur rang pour rester forts et conquérir la victoire. Quant au courage et à la bravoure, ils avaient déjà 150 années d'apprentissage et ils avaient fait plus que leurs preuves (1934).

Leur changement d'allégeance en 1760, mit nos ancêtres dans l'occasion de prendre attitude, de révéler leur conscience profonde. Ils nous donnèrent la magnifique démonstration que le génie du christianisme et la culture française les avaient modelés en profondeur, âme et cœur.

En guerroyant pour leur religion et leur langue, ils firent spontanément le

geste de défendre leur personnalité intellectuelle et morale. Les Canadiens français ne furent donc pas inférieurs à la tâche que leur créaient la nouveauté de la situation et le péril extrême qui en découlait. C'est la période épique de notre passé (1934).

Le Père Latour. — *Cherchez de par le monde, une colonie qui ait résisté, pendant deux siècles, à l'emprise unifiante de la métropole et vous ne trouverez guère que le Canada français.*

Le Pèlerin. — Encore un exemple de ces formules nuageuses d'une pensée incapable de s'accoucher.

Nous sommes toujours là? C'est facile à constater.

Mais dans quel état de santé? Voilà qui devrait ombrer intelligemment votre affirmation.

M. Edouard Montpetit. — Nous avons survécu plus par la chair que par l'esprit.

Le Père Latour. — *Pour ne pas désespérer, je songe (!) à tous les efforts entrepris (!!), il y a une quarantaine d'années, pour redonner à cette âme canadienne-française la confiance en soi et la fierté d'elle-même qui lui manquait.*

M. l'abbé L. Groulx. — Nous vivons périlleusement. Tous les observateurs du

dehors qui s'intéressent à notre avenir, considèrent le drame de notre vie avec une franche anxiété. Une gageure héroïque, la plus hasardeuse des aventures, telle leur apparaît notre ambition de survivre.

Le Pèlerin. — Une foule de circonstances ont créé une coupure entre notre passé héroïque et nous-mêmes. En 1854 Morin et ses partisans libéraux consentent à s'allier au parti "tory" de McNab. Dorion, de son côté avec un autre groupe libéral, passe au parti des "Clear Grits" de George Brown.

Divisés, les Canadiens vont apprendre à se combattre et même à se haïr. (1934)

M. Armand Lavergne. — Autrefois nous étions unis et par cette union sacrée nous avons pu conquérir notre droit à l'existence et nos libertés.

Nous pourrions encore être les maîtres, mais nous préférons nous chamailler et nous détruire en luttes fratricides et stériles.

Par le pacte de 1867 il était et il est bien entendu qu'il n'y a plus ni vainqueurs, ni vaincus, mais deux races égales ayant les mêmes droits, les mêmes privilèges, étant sur un pied d'absolue égalité au point de vue langue, religion et propriété.

Nous sommes le tiers de la population, et nous n'avons pas le cinquième de ce à quoi nous avons droit. "La réserve du Québec", n'est-ce pas nous qui avons contribué à la créer?

Le Pèlerin. — Mais au moins avons-nous gardé à Ville-Marie quelques traits de sa physionomie catholique et française?

M. Victor Barbeau. — Ville-Marie était une prière, un acte de foi, Montréal est un aveu d'impuissance, le témoignage de notre défaite.

Le Pèlerin. — Il y a deux attitudes. Ceux qui, se souvenant trop des difficultés que l'on nous a faites dans le passé, se félicitent que nous ayons tout de même des écoles primaires où l'on apprend à lire, écrire et compter... et s'en contentent. Les autres, tout en se rappelant le passé, pour y chercher les raisons historiques de nos insuffisances actuelles, regardent autour d'eux pour mesurer des concurrents, regardent dans nos rangs pour établir un courageux parallèle, regardent enfin l'avenir pour juger du travail que nous devons accomplir encore, non pas pour devancer les autres, mais simplement pour nous aligner avec eux. (1928)

L'abbé L. Groulx. — Pendant qu'un peuple marque le pas, piétine, ses rivaux,

souvent plus heureux, continuent d'avancer et de le distancer. Le jour où, ses moyens intellectuels recouvrés, il voudra reprendre sa marche en avant, que découvrira-t-il ? Qu'autour de lui tout a marché plus vite que lui; des chances, des avantages sont pris qui ne sont plus à prendre; le milieu, le monde a évolué, et pendant qu'entre lui et ce monde changé, le peuple arriéré tente des ajustements laborieux, de nouveau il s'attarde, il use à cette tâche des énergies que d'autres plus favorisés, emploient toujours à le distancer et à le vaincre! (1927)

Le Pèlerin. — Je suis assuré, M. l'Abbé, que vous n'avez pas l'intention d'amorcer la thèse du désespoir, mais de piquer d'émulation un peuple généreux. Il ne s'agit pas de nous figer dans une attitude pitoyable de commisération sur nous-mêmes et, les excuses historiques trouvées, de nous accommoder de nos insuffisances actuelles. Non, mille fois non. ...Parmi tant d'organismes que nous avons à mettre au point, est-il hors de propos, comme le prétendent nos autruches optimistes, de vouloir commencer par nos écoles? Et faut-il traiter de dénigreur, d'insulteur de sa race celui qui lui fait la noble proposition d'améliorer la situation, ou même de doubler l'étape? (1931)

L'abbé Lionel Groulx. — Ce serait le seul moyen de nous consoler de cette douleur tragique: nous sommes un peuple qui passe son temps à rattraper du temps perdu. (1930)

M. Arthur Laurendeau. — Nous nous adressons à ceux chez qui la faculté de penser et de sentir n'est pas complètement émoussée, et qui éprouvent, au choc des catastrophes, un besoin urgent de redressement. La violence n'est pas dans nos paroles, mais dans les faits que nous qualifions.

Le Pèlerin. — La vue de l'état de chose actuel n'est pas sans jeter plus que des ombres, des nuages bien propres à nous combler aussi d'appréhension et de tristesse.

Nous sommes à une période d'obscurité et d'affaissement, nous ne sommes plus inspirés avec l'unanimité des Canadiens français de l'âge héroïque. Notre patriotisme est partisan, il n'est pas national. Nous ne savons pas nous indigner alors que nous sommes sacrifiés dans nos droits les plus certains, que nous sommes négligés dans la gouverne de nos intérêts au lieu d'être consultés comme des partenaires, et nous acceptons non seulement la place seconde, mais d'être traités comme des serviteurs. Nous ne sommes pas alarmés de notre défaut général d'organisation politique et économique, non

plus que de tous nos gestes de démission. Tout est abandonné à la passion politique la plus étroite, et si nous faisons les frais de tant de défaillances de notre vie nationale, tant pis, on s'en fera argument les uns contre les autres avec le bas plaisir de s'embêter en famille.

M. l'abbé L. Groulx. — Nul peuple ne saurait se passer de s'interroger de temps à autre sur sa vie, sur la qualité de son âme, ses périls, l'efficacité de ses forces de réaction.

Il n'est pas excessif de l'écrire: depuis soixante ans, nos conditions de vie et, par cela même, les conditions de notre survivance se sont complètement modifiées.

M. Arthur Laurendeau. — Si le fait antinational est chez nous, un perpétuel défi à la raison, un assaut constant contre le bon sens, contre les intérêts les plus sacrés de notre peuple, contre sa survivance, comment définir l'espèce de courage qui se rencontre chez certaines gens de vouloir mettre un baillon à la vérité, parce qu'elle est d'ordre patriotique?

M. Henri Girard. — Nous avons foi dans l'avenir du Canada français, parce que nous savons que notre peuple a d'innombrables ressources intellectuelles, de fort précieuses qualités d'esprit, dons magnifiques qui n'attendent que les jours

futurs d'une saine éducation pour s'épanouir ou simplement pour se manifester.

Le Pèlerin. — Le souvenir du travail héroïque de nos pères dans la fondation de notre pays, leur intelligence de la civilisation dont ils se savaient les messagers, leur héroïsme plus grand pour la maintenir, voilà de quoi nous revigorer et nous enthousiasmer des plus beaux espoirs.

Dans la lumière de beauté qui rayonne de cet idéal, nous voulons être reconnus pour de légitimes héritiers. Noblesse oblige. L'appel de nos chefs les plus grands nous marque non seulement notre devoir mais qu'ils sont précisément qualifiés. à leur tour, comme les plus grands de nos ancêtres, pour nous mener à de nouvelles victoires. Grâce à leur présence, nous voyons que nous ne sommes pas encore marqués pour les déchéances définitives.

M. Esdras Minville. — L'aventure n'a que trop duré dans laquelle nous nous sommes fourvoyés, sous l'égide de borgnes acclamés rois dans un royaume d'aveugles.

Fr. M.-A. Dion, o.f.m. — On m'en voudrait avec raison de méconnaître les efforts de quelques ardents ouvriers. C'est justice de signaler en particulier l'œuvre de M. l'abbé A. Tessier.

M. l'abbé L. Groulx. — Ce qu'il ne serait pas justifiable d'oublier, c'est la gran-

de responsabilité des maîtres de la jeunesse dans la situation actuelle de la nationalité canadienne-française.

Le Pèlerin. — Il est bien évident que personne ne songe à accabler nos professeurs de tous les reproches comme s'ils étaient les auteurs de toutes nos défaillances. Sans doute, ils peuvent invoquer pour se défendre des circonstances atténuantes.

Mais oui, Messieurs, plaidez la paresse et les pénuries collectives, accusez la rue et le quartier, et vous ne serez pas embarrassés de savoir où renvoyer les cailloux que l'on vous lance.

Fr. M.-A. Dion, o.f.m. — La vérité, c'est que nous n'avons pas été suffisamment préoccupés, dans l'éducation, du problème de notre race, de notre autonomie culturelle. Sur ces points vitaux, un bon nombre de nos éducateurs manquent de principes et encore plus de justes préoccupations.

M. l'abbé L. Groulx. — Notre vie collective a subi des bouleversements si profonds qu'en pareil cas l'histoire a coutume de parler de révolution.

Y a-t-il dix petits Canadiens français sur mille qui sont élevés dans la conscience des terribles réalités qui conditionnent notre vie actuelle ?

Y a-t-il dix maîtres, dix institutrices, dix Frères, dix Sœurs sur cent, qui s'ap-

pliquent à former leurs pupilles, les yeux rivos sur ces réalités ?

M. Esdras Minville. — Si le peuple auquel nous appartenons doit survivre, qu'on le sache enfin : c'est par l'intelligence qu'il survivra.

Le Pèlerin. — Pour être une nation, il faut le savoir et le vouloir. Il faut un peuple qui a la pleine conscience qu'il est là et même un peu là ! Il connaît ses devoirs sans fléchir de vaillance, il appuie ses droits sur une sage virilité. Il s'entête de son avenir, il se remue comme tout ce qui vit, et fait ses propres combats avec fierté. (1928)

M. Arthur Laurendeau. — A l'école primaire l'enseignement national est nul. L'adolescent qui en sort n'aspire qu'au rôle subalterne. Il est stupéfié par le doute linguistique : il ne croit plus qu'à l'anglais pour la réussite des affaires.

On s'étonne que notre peuple soit avachi ! Comment aurait-il pu résister à l'avi-lissement des élites ?

Penchons-nous sur notre âme et constatons que le choc religieux est très faible et que le choc national et le choc esthétique nous font complètement défaut.

Le Pèlerin. — Il faut manifester à notre peuple "le visage de la patrie et les aspirations de la race", c'est-à-dire qu'il faut ressusciter en lui les aspirations communes pour les orienter ensuite dans le

sentiment très vif d'une vie collective à vivre. Cette première vue mène logiquement à l'intelligence d'une solidarité dans les moyens à prendre, dans les vertus à pratiquer. Elle enracine la conviction d'un trésor national à garder, à exploiter, à défendre et à transmettre, fondement de la prospérité, de la perfection et du bonheur de chacun. (1928)

Fr. M.-A. Dion, o.f.m. — Pour faire jaillir l'étincelle patriotique, il faut connaître son pays. Le connaissons-nous ? Le faisons-nous connaître à nos enfants au stage de l'enseignement classique ?

Que de lacunes révélerait une enquête sur nos méthodes de formation nationale !

Le Pèlerin. — Convainquons-nous de l'importance, en nos écoles, d'un décor catholique et historique qui situe l'enfant, un décor évocateur des principaux épisodes de l'histoire ancienne du pays, qui suscite sous les yeux de leurs descendants les actions glorieuses des ancêtres, et les invitent à applaudir aux sentiments qui les animaient. Un décor qui rende facile aux maîtres de faire "visiter" à l'enfant l'histoire de son pays, sa géographie, comme on visiterait un musée, pour y faire la connaissance des beaux sites, des lieux célèbres, lui présenter les grands hommes, les héros de notre vie religieuse, militaire ou civile, les artistes, en célébrant chacun selon ses œuvres. Ce qu'il y a de meilleur

dans l'âme du pupille se réveille, se développe en accord avec ce qu'il voit, et qu'il admire. (1929)

M. l'abbé L. Groulx. — Nous en sommes là que nous estimons presque naturel le rôle de serviteurs en notre pays. Par absence de personnalité et de réaction nationale, l'avenir de notre capital humain ne trouve même pas à nous intéresser.

Le Pèlerin. — Oyez comme on fait ailleurs : "Always refer to the class as "we Canadians" when bringing out a point in a lesson. Don't let them forget for one minute that they are Canadians; that the Union Jack is their flag and that they are going to be the future rulers of Canada".

M. Esdras Minville. — Il n'est pas vrai, il est faux qu'un demi-lettré, comme nous en formons, hélas ! des multitudes, chaque année, qui barbote dans deux langues, vaille mieux qu'un homme qui n'en possède qu'une. Nous avons fait fausse route, mais le plus triste, c'est qu'en dépit de la brutale dénonciation des faits, nous refusons de l'admettre, nous persistons dans notre erreur.

M. l'abbé L. Groulx. — Cette infortune nous survient d'avoir à traverser l'une des pires crises de notre existence avec un minimum de viatique moral.

M. Georges Clémenceau. — Je sollicite simplement de la divine Providence qu'El-

le nous préserve des parleurs et qu'Elle nous trouve des hommes vigilants.

M. l'abbé Groulx. — L'essentiel n'est pas de crier à tue-tête : "Formons des petits Canadiens français et des petites Canadiennes françaises", mais de faire que les maîtres soient canadiens-français et le soient cent pour cent.

Le Pèlerin. — Sans rien négliger d'une science nécessaire, du programme à parcourir, des moyens pédagogiques les plus modernes, encore faut-il que le professeur vive au palier de la plus parfaite culture, s'inspire de la plus belle éducation et que la vie surnaturelle exhausse la plénitude de sa vie humaine au plan de la vie divine.

Quelles précieuses transformations ne pensez-vous pas que pourrait réaliser dans notre Québec un corps professoral qui oserait parler la langue française selon tout le charme de sa chanson, avec toute la précision, la clarté de son vocabulaire et les grâces de son formulaire.

Allumé du feu sacré de sa vocation, embrasé de l'enthousiasme de sa vie intellectuelle, morale et surnaturelle, le corps professoral de tout le Québec déborderait les moments officiels de la classe pour offrir partout et toujours l'exemple de son patriotisme vécu, ardent, ou de sa vie catholique intégrale, logique, d'une inspiration toujours égale autant que sincère.

Sans miracle, ces professeurs réaliseraient en quelques années, ne fut-ce que par le rayonnement de la force ambiante, la réfection d'un peuple qui retient encore les meilleurs éléments d'un passé français, chrétien et canadien.

M. Claude Farrère (devant les membres de l'Académie française et le plus bel auditoire du monde civilisé!). — Barthou fut aussi un grand ministre des affaires étrangères à une heure où une politique inconsidérée nous avait isoler en Europe, même de l'Italie, cette Italie, notre vraie sœur de sang et d'esprit, notre alliée perpétuelle d'intérêt comme d'instinct.

M. René Chambe. — Cette péroration est hachée d'applaudissements enthousiastes. Tous les regards, toutes les mains se tendent vers l'ambassadeur et l'ambassadrice d'Italie, tous deux présents, le visage contracté d'émotion.

Le Pèlerin. — Quand donc les Canadiens français se mêleront-ils de leurs affaires avec passion, avec chauvinisme, avec "cette exagération" qui allume les yeux d'émotion.

IV

SENS RELIGIEUX

Le Père Latour. — *Le sens religieux ! Voilà peut-être le point le plus faible de notre race à l'heure actuelle.*

Pangloss (pointant les oreilles). — Père, Père, est-ce que vous désespérez ?

Le Père Latour. — *Pour ne pas désespérer, je pense (!) que notre peuple canadien-français est devenu, mieux que jamais, capable de supporter, sans en subir trop d'avaries, le scandale des transfuges ou des apostats.*

Le Pèlerin. — *D'une part le sens religieux serait notre point le plus faible, d'autre part les Canadiens français, mieux que jamais sont capables de résister au scandale des transfuges. Voilà, sur le même sujet, deux superlatifs contraires affirmés du même groupe qui me laissent fort inquiet sur leur accord possible.*

Le Père Latour. — *Surtout les classes dites dirigeantes font tous les frais des renoncements, tournent le dos à la vérité, critiquent vertement le clergé.*

Pangloss. — Père, vous êtes déconcertant pas vos critiques obstinées, le peuple, l'élite, tout y passe. Assurément l'on va dire que vous désespérez !

Le Père Latour. — *Pour ne pas désespérer, je considère la haute estime accordée de façon très générale à la hiérarchie ecclésiastique !*

Le Pèlerin. — C'est ça, l'on critique vertement le clergé mais on en estime pas moins d'une manière très générale la hiérarchie ecclésiastique. Le perpétuel emmêlement du bachelier satisfait... de lui-même !

M. le chanoine A. Harbour. — Nous traversons notre crise de la foi. Notre peuple subit sa crise d'adolescence, et, comme il arrive souvent chez les individus, c'est une crise de la foi.

Le Père Latour. — *Pour ne pas désespérer, je songe (!) que les défections se sont opérées principalement dans les familles et les groupes sur lesquels notre peuple avait le plus de droit de compter (!!!)*

Le Pèlerin. — En voilà une singulière façon de s'encourager à l'espoir ; c'est par la tête que le poisson pourrit. La défection de l'élite a toujours entraîné celle du peuple. Témoin, toute l'histoire !

Le Père Latour. — *Pour ne pas désespérer..., je fixe les yeux sur nos ouvriers*

groupés autour de leurs pasteurs, et j'écoute sonner l'Angelus.

Le Pèlerin. — Vous est-il permis d'ignorer le travail communiste à Montréal et ses résultats néfastes dans les rangs du peuple.

Le Père A. Dugré, s.j. — Ce qui aggrave cette crise c'est le peu de solidité des convictions personnelles chez la plupart de nos croyants.

Le Pèlerin. — D'où vient notre déficit religieux ? C'est que nous donnons aux âmes plus d'enseignement ecclésiastique que de vie surnaturelle vécue. La religion est une vie et nous nous contentons de la faire étudier. La vie n'est-elle pas faite pour être vécue plus que pour être "con nue".

C'est la même chose quant à la culture. Nos jeunes gens sortent du collège, voire de l'université, plus ou moins débraillés. Ils ne "vivent" pas suffisamment de leur culture. Ils sont préoccupés de se faire une "position". Ils veulent "s'établir". Il faut faire de l'argent, se frayer le chemin en jouant des coudes, faire un mariage avantageux, jouer un rôle politique peut-être, parce que c'est un moyen plus rapide de se caser, de s'enrichir, de plastronner en bon rang...

A travers tout ce débat, quelle est la part de la culture ? Où les hautes préoccupations de l'intelligence, le souci des responsabilités religieuses, nationales, économiques ? Où la noble ambition de servir le pays, la nationalité, les grandes causes ? De quel désir est-on épris de s'y dévouer et de faire aboutir les choses non pour un profit personnel, mais dans l'amour désintéressé, éclairé et généreux de la cause religieuse ou nationale : parce qu'on a compris et accepté le glorieux héritage reçu de naissance. Héritage dont on a fait l'inventaire, dont on fait sa richesse, dont on a la noble fierté ! Jusqu'où notre jeunesse cultivée a-t-elle accepté de le garder, cet héritage, de le défendre, de l'augmenter, de le transmettre ?

Le Père M.-A. Lamarche, o.p. — Ce que nous avons à craindre, ce n'est pas surtout la persécution, mais la dissolution par le dedans, fruit mortel d'un manque de fusion ou de correspondance entre la foi professée et les actes journaliers, soit publics, soit privés.

Le Père Latour. — *Pour ne pas désespérer...*

Pangloss. — Nous écoutons sonner l'angelus !

Le Pèlerin. — Quand M. l'abbé Groulx constate que notre catholicisme n'est que

de surface, que nous nous contentons d'entourer les âmes d'une atmosphère religieuse au lieu de les en imprégner, que par notre faute nos gens n'ont qu'un vernis de religion : les maîtres de religion ne doivent pas refuser cet examen de conscience qui les invite à reviser leurs méthodes, peut-être même à se demander s'ils en ont une, et dans tous les cas à prendre les moyens d'une prédication, d'un enseignement religieux en profondeur, en une langue claire parce qu'elle sera plus authentique.

Le Père Latour. — Moi, pour ne pas désespérer, j'écoute sonner l'angelus !

Le Père M.-A. Lamarche, o.p. — Nous avons nous-mêmes en 1918, avec l'aide des principaux curés de la ville, essayé vainement d'établir des chiffres. Tout au plus pouvait-on "appréhender" l'existence d'environ dix-huit mille non-pratiquants dans l'Ile de Montréal. Seize années de vie américanisée n'ont pas dû corriger cette curieuse anomalie, indice d'une foi déclinante.

Le Père Latour et Pangloss (ensemble). — Pour ne pas désespérer, nous écoutons sonner l'angelus !

Le Père M.-A. Lamarche, o.p. — Le docteur Laquerrière, savant demeuré brave homme et catholique, constate une re-

crudescence d'anticléricalisme au Canada depuis vingt-cinq ans.

M. Louis Gillet, ancien professeur de littérature à l'Université Laval, consigne la même observation, pour une égale période, dans un quotidien de Paris.

Le Pèlerin. — Qui n'observe que les mœurs se dissolvent encore plus vite que les idées ne prennent de temps à se transformer. Le matérialisme de la vie moderne par son train prodigieux et sensuel captive toute l'attention, exaspère les appétits, laisse nos catholiques désarmés, ennuyés plus que moins de la vie simple et apparemment monotone d'un bon chrétien (1928).

Le Père M.-A. Lamarche, o.p. — Un mal qui n'est pas particulier à notre pays ni à notre siècle, — mais que le moyen-âge repoussait de toute la force de son inspiration, — c'est ce formalisme déconcertant où se complaît la croyance, où se réduit la pratique. En lieu et place de convictions personnelles, une pensée obscure et commune qui représente plus ou moins celle de l'Eglise, mais qu'on néglige de s'assimiler et de s'approprier par l'étude ; une adhésion sans motifs reconnus, éprouvés, motifs dont l'apôtre saint Paul : "Que votre assentiment soit raisonnable", et saint Augustin : "Je ne croirais pas si je ne voyais qu'il faut croire", proclament l'absolue nécessité. Des gestes

distracts, routiniers, des formules sans nombre, "des prières" sans "la prière".

Et donc : religion plutôt extérieure, avec degré variable de sincérité, oui. Vie religieuse profonde, non.

Le Pèlerin. — Une brume d'idées fausses, d'impressions de toutes sortes, monte dans notre ciel de cette société trouble par ses origines différentes souvent jusqu'à la contradiction. Le catéchisme instruisant la génération de demain peut dissiper tant d'erreurs et empêcher qu'elles ne se perpétuent. Puisqu'il est plus important que jamais que nos gens reconnaissent facilement les frontières dogmatiques, distinguent les bornes salvatrices de la morale, c'est par lui, le catéchisme, qu'il faut commencer.

Le Père M. A. Lamarche, o.p. — Il faudrait donc dans les chaires de collège, enseigner davantage et mieux l'apologétique, les valeurs et les vérités jusqu'ici universellement admises et reçues.

Il faudrait donc dans les chaires d'église appuyer davantage sur le dogme.

Le Pèlerin. — Dans les centres, la population est mélangée d'éléments religieux très disparates. A la campagne, à cause de la présence périodique d'une villégiature allogène en des endroits de plus en plus nombreux, et pour tant d'autres raisons analogues, c'est surtout le milieu moral qui s'imprègne d'influence cosmo-

polite. La mentalité et les mœurs de nos gens se modifient sensiblement, s'amoin-
drissent comme valeur catholique. Tant de
théories, d'opinions, d'erreurs se colpor-
tent que les idées qui ne sont déjà pas
claires s'en obscurcissent davantage.

Le Père M.-A. Lamarche, o.p. — Il s'a-
git alors d'une rénovation globale de la
culture catholique ? Parfaitement, ici com-
me ailleurs.

Quant aux professionnels laïques, qu'ils
ne s'imaginent pas, en prêtant leur con-
cours à cette œuvre de rénovation cultu-
relle marcher sur les plates-bandes des cu-
rés. Dès le lundi matin, la parole passe
aux fidèles de la nef. A tous nos profes-
seurs, écrivains ou orateurs, d'abandon-
ner leurs neutres attitudes, de compren-
dre et d'agir enfin.

Le Pèlerin. — Des maîtres plus instruits
de la Religion et de l'Histoire de l'Eglise,
préparés à leur enseignement par une for-
mation pédagogique adéquate ; un caté-
chisme plus clair, plus moderne, plus com-
plet, des enfants entraînés par un "tra-
vail" religieux plus méthodique et plus
personnel : voilà les principaux points
d'une réforme qu'il faudrait mettre en
branle.

Le Père Latour. — Il n'en reste pas
moins vrai que, chez plusieurs des anciens
élèves de nos collèges et de nos écoles, la
conviction religieuse n'est guère profonde

et le sentiment de la foi, lui, est bien superficiel. Et cette constatation fournit aux voyants de l'heure une belle occasion de dauber les éducateurs.

Le Pèlerin. — Il fallait un peu plus d'analyse, et naturellement vous ne vous en doutez même pas. Si ces anciens élèves sont peu nombreux, la présomption est contre eux, c'est de leur faute. S'ils sont relativement nombreux, demeurant responsables dans une mesure certaine, mais impossible à marquer, la présomption en même temps milite contre l'enseignement primaire ou secondaire : la preuve de la qualité d'un enseignement s'établit par le succès dans la formation des élèves qui l'ont reçu.

Dans votre deuxième proposition, de même, vous manquez lourdement d'analyse, et peut-être... de bonne foi.

Personne ne daube le corps professoral. Leur milieu a hérité d'habitudes pédagogiques qui existaient avant eux. Devant une situation dont la crise religieuse, nationale et économique a fait éclater les tares, c'est intelligent d'examiner le problème tout entier, et d'en chercher les remèdes. C'est mesquin de jouer la susceptibilité ! Au surplus, la critique la plus intelligente, la plus progressive nous est venue de ces grands pédagogues qu'ont été ou que sont encore les Villeneuve, les Ross, les Courchesne, les Groulx, les Montpetit, les Barbeau, etc., etc.

M. l'abbé L. Groulx. — Un facteur nouveau est intervenu dans notre vie. Ce facteur, c'est la jeunesse. Elle croit, elle sent, elle dit qu'il faut un rassemblement de toutes les volontés, un retrempelement, non pas aux doctrines superficielles et surannées des vieux credos de partisans, mais aux sources profondes de notre vie, spirituelles, religieuses et nationales. Elle dit que ces volontés retrempées devront se vouer à un effort organique pour ressaisir l'âme de notre peuple, refaire son orientation, redresser son destin.

L'abbé Paul-Émile Gosselin. — Puissent les "Jeunes" de ma race mesurer du regard l'environnement anglo-protestant qui pèse d'un poids formidable sur la vie de notre nationalité et comprendre une fois pour toutes que s'ils faillissent à la tâche, c'en sera fait de la race française en Amérique.

Arthur Laurendeau. — Nous faisons nôtre cette forte expression d'une inquiétude salutaire qui contribuera à troubler ces graves abrutis de l'enseignement qui croient encore à l'efficacité de leur suffisance obscurantiste.

Le Père Antonin Lamarche, o.p. — Sans doute, la foi de notre peuple est encore très vivante et se manifeste par les œuvres. Ce qui a sauvé le catholicisme au Canada, ce n'est pas tant l'instruction religieuse que la foi et la pratique religieu-

ses inculquées dans le cœur des enfants par nos bonnes mères.

Le Pèlerin. — Chez nous, le mélange des races rapproche fatalement toutes les religions, tous les idéals, tous les systèmes, chacun subit l'amorce de sa curiosité.

Les influences bolchévistes s'exercent de plus en plus et lentement gagnent le fond des âmes.

La "foi du charbonnier" ne suffit plus à défendre nos gens. Il faut passer de la foi d'ignorance à la foi d'intelligence et de volonté. (1928)

François Mauriac. — Ce qui frappe nos adversaires, ce sont toutes les scories accumulées au long des siècles, cette épaisseur de cendres sur le feu que le Christ est venu allumer ici-bas. Nous sentons aujourd'hui profondément ce que Berdiaeff veut dire lorsqu'il écrit que sur le plan temporel et dans la mesure où l'Eglise est une société humaine, le christianisme a été contaminé par l'Histoire.

Le Père Antonin Lamarche, o.p. — Il faudrait connaître davantage le contenu de l'enseignement chrétien, la nature et la portée des miracles de N.-S. Jésus-Christ, puisque S. Pierre nous avertit de "toujours nous tenir prêts à donner raison de ce que nous croyons".

Le Pèlerin. — De nombreuses associations apprennent la discussion. Elle se fait

en un langage quelque peu amélioré, avec un esprit de plus en plus objectif, d'où l'on exclut, par un effort louable, l'esprit trop partisan : chambres de nos hommes de professions libérales, chambres de commerce, amicales de nos collègues et couvents, nombreux cercles d'étude. Le mouvement est ascendant, la préoccupation d'une belle langue est manifeste...

Ariel. — Je le constate sans amertume et simplement pour marquer mieux le point : c'est mieux, beaucoup mieux, comparé à un passé encore récent. Cela reste encore trouble comparativement au cristal de la perfection. Le public même lettré, cultivé, manque d'esprit critique, d'analyse facile, il est encore trop gobeur, et applaudit souvent sans discernement ou à contretemps. Il applaudit tout autant pour conspuer que pour approuver...

Souhaitons-lui la connaissance des hommes, une expérience de la vie, une forme de sensibilité qui ajoutent aux dons naturels quelque chose d'ineffable, et finalement dressent une personnalité, c'est-à-dire quelqu'un de bien armé pour vivre une vie pleine... et pour "servir".

François Mauriac. — Espérons que toutes les questions qui nous tourmentent seront traitées en pleine lumière. Le temps n'est plus des propos bénisseurs, des compliments échangés, des coups d'encensoir, des courbettes et des hyperboles.

CONCLUSIONS

Le Père Jos. Latour. — Le Canadien-français qui ne pratique pas fidèlement sa religion n'a qu'à s'en prendre à lui-même.

Le Pèlerin. — Vous avez voulu faire la thèse des magnifiques raisons que nous avons d'espérer et vous êtes parti en guerre contre tous ceux qui ont étudié la situation religieuse, nationale et économique des nôtres. Vous avez manqué le train.

La meilleure manière de réfuter ceux qui s'attaquent aux déchéances de notre parler français c'était de parler vous-même un français impeccable. Comme votre fameux article dans "Opinions", votre conférence au cercle Duvernay est la composition médiocre d'un rhétoricien trop confiant.

Vous aviez la ressource de démontrer l'excellence de l'enseignement classique en établissant le modèle d'un sujet, d'une thèse au développement objectif, logique, impersonnel ! Au lieu de cela, vous avez présenté un lourd plaidoyer de défense où toute la défense consiste à fausser les avancés d'adversaires que vous n'avez pas la franchise de nommer, mais que vous persiflez, blâmez, critiquez sans preuve, sans la moindre citation.

Avec quelques détails intelligents à l'appui, c'était la bonne occasion de proclamer, en plus de l'histoire nouvelle-france et de la classe que l'on en fait, par quelles méthodes dernièrement acquises l'on poursuivait chez vous, et de fort belle façon, la formation, l'éducation nationales des enfants qui vous fréquentent, c'était le bon moment de nous dire ce que vous faites de nos grands anniversaires historiques ; quelle campagne on poursuit pour rallier nos jeunes gens autour d'un drapeau national ; quels jeux pédagogiques on a inventés pour camper devant le jeune auditoire les héros qui à travers notre histoire ont fondé le Canada français ou en représentent les idéals.

Et nous aurions compris comment effectivement vous vous y prenez pour susciter en nos enfants une mentalité canadienne-française, une littérature canadienne-française, une personnalité canadienne-française.

Au lieu de cette œuvre, vous nous servez le plat indigeste d'un écolier en veine de plastronner : "Je ne suis pas de ceux qui le poing sur la hanche aux efforts du pays ne joindront que leurs voix" ! En pleine contradiction avec vos prétentions de servir vos compatriotes, vous les desservez en traitant de graves problèmes que

vous ignorez et vous sapez dans leur esprit les autorités qui nous rassurent par leur culture authentique, par leur haute dignité, leur désintéressement, et qui ont su avec tant de pertinence et de tact nous dire nos maux et nous appellent aux plus nobles, aux plus nécessaires réfections.

Le Père Latour. — *Pangloss, mon ami, une fois de plus, pour peu que ceci continue, nous ne pourrons plus désespérer.*

Le Pèlerin. —

Je vous préviens, cher Mirmydon
Qu'à la fin de l'envoi, je touche !

Mon Père, votre présence obstinée au poste de commandement que vous occupé décrie une communauté religieuse — un corps professoral — qui mérite infiniment mieux !

LE PELERIN, par
l'abbé AUGUSTE LA PALME.

Juin, 1936.

TABLEAU DES REFERENCES

- Ariel*. — Génie aérien, personnage de "la Tempête" de Shakespeare. Représente la haute culture, l'idéal.
- Aristote*. — Philosophe grec d'avant J.-C. Cf. sa "Politique".
- Arnould, Louis*. — Ancien professeur de la Faculté des Lettres à l'Université de Montréal (Laval, en ce temps-là).
- Asselin, Olivar*. — Publiciste, a fait du journalisme. Cf. "L'Ordre" et "la Renaissance", et ses articles au "Canada" dont il fut le rédacteur en chef.
- Baptiston*. — évidemment fils de Baptiste... Canayen.
- Barbeau, Victor* — écrivain et professeur à l'Université de Montréal, cf. "Mesure de notre taille".
- Baudelaire, Charles* — poète de la France du XIXe siècle. Mauvais... et catholique.
- Benjamin, René* — écrivain romancier, critique littéraire.
- Black, Madame George*. — Député du Yukon à la Chambre des Communes.
- Bonnard, Abel* — écrivain de France, de l'Académie.
- Beucher, Pierre* — écrivain, journaliste rédacteur au "Canada".

-
- Caliban*, — personnage fantastique de "La Tempête" de Shakespeare. Gnôme personnifiant le populaire mal dégrossi.
- Chambe, René* — écrivain, cf. son article dans la "Revue des deux Mondes", 1936.
- Charbonneau, Robert* — rédacteur à "La Relève".
- Clarke, George B.* — Professeur à l'Université McGill.
- Colette*, — chroniqueuse de la page féminine — à "La Presse".
- Courchesne, S. E. Mgr Georges* — évêque de Rimouski. Cf. "Les humanités", etc.
- David, Athanase.* — Avocat, écrivain, homme politique. Cf. ses discours.
- Deguire, Elzéar* — médecin, maire de Côteau du Lac, alors président de l'Amicale des Anciens de Bourget.
- Des Hameaux*, — pseudonyme de Marcel Bernard, dernièrement décédé. En son vivant, rédacteur au "Canada".
- Dion, o.f.m., le Père M.-A.* — franciscain, écrivain, cf. Revue dominicaine, année 1934.
- Dugré, s.j., le Père Adélar* — écrivain, cf. son article dans la "Revue dominicaine", 1934.
- Faguet, Emile* — critique littéraire, de son vivant. Il était de l'Académie française.

-
- Farrère, Claude* — écrivain, homme politique. Cf. son discours d'inauguration à l'Académie française.
- Gilson, Etienne* — philosophe, professeur à la Sorbonne. Cf. "Pour un ordre catholique".
- Girard, Henri*. — Ecrivain, rédacteur au "Canada".
- Groulx, abbé Lionel* — historien, professeur à l'Université de Montréal. Cf. entre autres "L'économique et le national". Document No 22 des éditions du "Devoir".
- Harbour, le chanoine Adelard* — curé de la Cathédrale de Montréal, écrivain, prédicateur, directeur de la Semaine religieuse. Cf. La Revue dominicaine où il est cité, 1934.
- Harvey, Jean-Charles* — écrivain et journaliste.
- Hugo, Victor* — poète qui n'est pas à présenter.
- Lamarche, o.p., le Père Antonin*. — Ecrivain, cf. la Revue dominicaine, 1934.
- Lamarche, o.p., le Père Antonio* — écrivain, directeur de la Revue dominicaine cf. le mois de décembre 1934.
- Langlois, Georges* — écrivain, journaliste, historien.
- Lanturlu*, — personnage de vaudeville, de la famille de Jocrisse.
- Latour, c.s.v., le Père Joseph* — supérieur provincial des Clercs de Saint-Via-

-
- teur : cf. "Pour ne pas désespérer", conférence.
- Laurendeau, Arthur* — écrivain, directeur de la Revue "L'Action nationale"; cf. son introduction à l'ouvrage "L'éducation nationale" (Éditions Albert Lévesque).
- Lavergne, Armand* — ancien député à la Législature de Québec et au Parlement canadien. Cf. "Trente ans de vie nationale".
- Lustukru,* — Cf. *Lanturhu*.
- Marcotte, J.-H.* — Cf. "Osons", paru dernièrement.
- Marie-Victorin, fr. des E. C.* — l'un des quatre recensés par le Cardinal Villeneuve.
- Maurault, p.s.s., Olivier* — recteur de l'Université de Montréal. Cf. son allocution au dîner des Anciens de l'Université de Montréal, le 29 mai, 1936.
- Minville, Esdras* — professeur à l'Université de Montréal ; cf. "L'éducation nationale", ouvrage déjà cité.
- Montpétit, Edouard* — secrétaire de l'Université de Montréal. Cf. ses Conférences.
- Pangloss,* — (le docteur) personnage de *Candide*, roman de Voltaire. Il incarne cette maxime de Leibniz : "tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes".

-
- Pègues, o.p., le Père Thomas* — Cf. sa somme théologique.
- Péguy, Charles* — écrivain d'inspiration catholique, en France.
- Pèlerin, le* — cf. *Un Pèlerinage à l'Ecole de Rang* ; *le Dialogue des Vivants et des Morts* ; *la Lutte d'Ariel et de Caliban à l'Ecole primaire* ; *Fleurs d'humanité, etc.*, différentes conférences prononcées à Montréal.
- Picard, Jean* — rédacteur à la "Revue des Livres".
- Roy, Mgr Camille.* — Recteur de l'Université Laval. Cf. "Nos disciplines classiques", *Revue Trimestrielle*, juin 1935.
- Roy, le Juge Ferdinand* — De la cour des Sessions, à Québec. Cf. son article dans la *Revue dominicaine* en 1934.
- Sénécal, c.s.v., le Père Wilfrid* — d'après son discours prononcé le 5 février 1936, le soir, à la réunion des Anciens et publié dans l'*Echo de Bourget*, No de février dernier.
- Siegfried, André* — professeur français. Cf. "le Canada, les deux races".
- Sorel, Albert* — historien, de France.
- Talleyrand, le prince de* — Diplomate français.
- Thomas d'Aquin.* — Docteur commun de l'Eglise. Cf. sa "Somme théologique".
- Valery, Paul* — poète, publiciste, de l'Académie française.

Vigny, Alfred de — poète du siècle dernier.

Villeneuve, le cardinal Rodrigue — cf. "l'Université, Ecole de Haut Savoir", dans la Revue trimestrielle de juin 1935.

Voltaire, né Arouet — cf. n'importe quelle encyclopédie, ou sa vie par André Maurois.

A LA PAGE

ENVOI	9
PRÉLUDE	
HUMANISME — La lettre et l'esprit	11
I — LANGUE FRANÇAISE ET ENSEIGNEMENT....	33
II — ÉTIAGE ÉCONOMIQUE	73
III — SENS PATRIOTIQUE	89
IV — SENS RELIGIEUX	109
CONCLUSIONS	121
TABLEAU DES RÉFÉRENCES....	124



●
né d'imprimer
le vingtième jour
de juillet mil neuf
cent trente-six.
●

Imprimé au Canada sur
papier fabriqué au Canada
